



PLACE DE L'IDENTITE

L'image de soi-même se construit par rapport aux catégories sociales auxquelles on appartient. Notre groupe serait alors un peu, le reflet de notre identité.



**QUI SUIS-JE ?
QUI EST-IL ?
QUI ES-TU ?**

C'est le rôle qui détermine ma place, et celui de l'autre dans un système social. Son statut, sa « valeur », ainsi que son implication face à ce rôle.
- Krager, Sarbien, Scheibe - 1965

(Christophe, mon professeur d'histoire, a donc une identité au sein de l'école ; celle d'enseignant. Mais une autre avec sa famille ; celle de père.)



LA CATEGORISATION SOCIALE

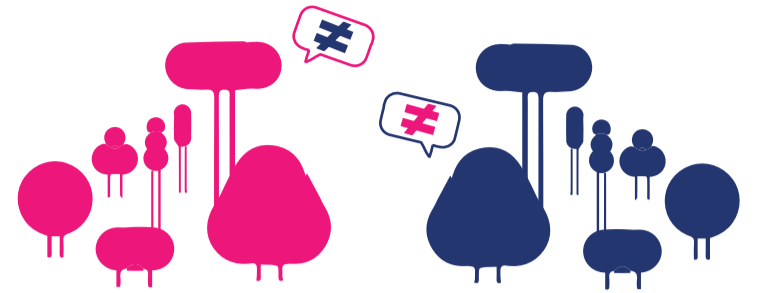


On catégorise les individus et les objets selon l'idée qu'ils possèdent la même nature.



La catégorisation permet d'organiser et de simplifier le réel. On catégorise les individus et les objets selon l'idée qu'ils possèdent la même nature.

Cela provoque une accentuation des différences entre catégories. Ainsi qu'une accentuation des ressemblances entre les membres d'une catégorie.

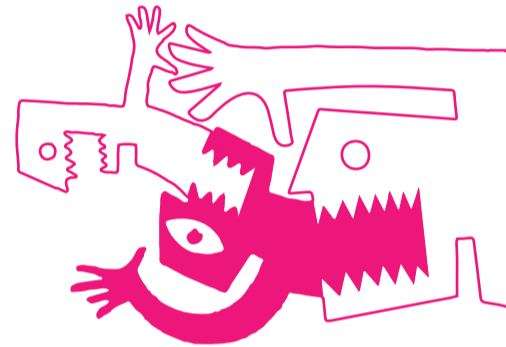


STEREOTYPES

En catégorisant, il devient facile de faire des stéréotypes. Comme lorsque maîtresse Catherine parle de Louis. Louis est un enfant sage et sérieux. Les enfants sages et sérieux aiment souvent lire des livres. Alors, maîtresse Catherine dit que Louis adore lire des livres, mais elle lui attribue un trait de caractère qu'il n'a pas, car il déteste lire des livres !

Les stéréotypes sont perçus comme une réalité et non comme une croyance.

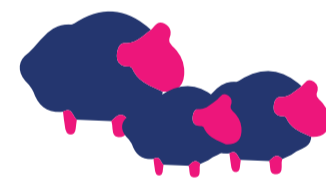
Il y a des stéréotypes moins avantageux. Qui provoque parfois de la colère entre les individus, ou entre les groupes, entraînant parfois du favoritisme et de la discrimination, car chacun cherche à défendre son propre groupe.



LE CONFORMISME

Il est possible qu'un individu fasse comme les autres, mais sans se baser sur une norme. C'est le changement d'opinion d'un individu dans le sens des opinions affichées par une ou plusieurs autres personnes.

Cette attitude se définit en trois niveaux, variant sur la profondeur de conviction ainsi que la durée des changements d'opinion.



1er niveau : Le suivisme, changement d'opinion de courte durée. *Kelman - 1958*



2eme niveau : L'identification, l'individu est convaincu. *Abrams, Hogg et Turner - 1990*



3eme niveau : L'intériorisation, l'individu remanie ses croyances. *Kelman - 1958.*

LA NORME

Les normes régissent les groupes sociaux, et bien souvent elles sont déterminées par l'interaction de tous les membres entre eux. Nous sommes alors, à la fois, cible et source d'influence dans le processus de normalisation.

Il y a donc des normes de société, induites par des lois. Mais aussi des normes sociales. Elles sont informelles et mises en place par les habitudes du groupe.

Le respect de ces normes fait l'objet d'un contrôle qui institue des sanctions, positives ou négatives. Ce contrôle est réalisé par des institutions si c'est une norme juridique, sinon il est effectué de manière informelle pour les normes sociales.

CONSTRUCTION D'UNE NORME

Pour qu'une norme soit créée, il faut que les sujets appartiennent à la même classe sociale. *Lemaine, Desportes et Louarn - 1969.* Le processus de construction se fait alors par...

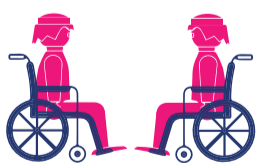
Un processus d'évitement de conflits, faire évoluer son opinion par le biais de concessions équivalentes. *Allport -1962 et Moscovici -1985*



Ou bien, lorsque des sujets sont dans un cadre d'incertitude, ils vont se baser sur les réponses des autres pour répondre eux-même. *Shérif - 1965*

LA SOCIETE SOURCE D'INFLUENCE

Des grandes entreprises tournées vers les enfants, essaient de valoriser la différence. Comme Barbie, Playmobile, ou bien Disney.



La transmission d'une nouvelle norme va très vite, par exemple avec les réseaux sociaux.



MA DIFFÉ- RENCE

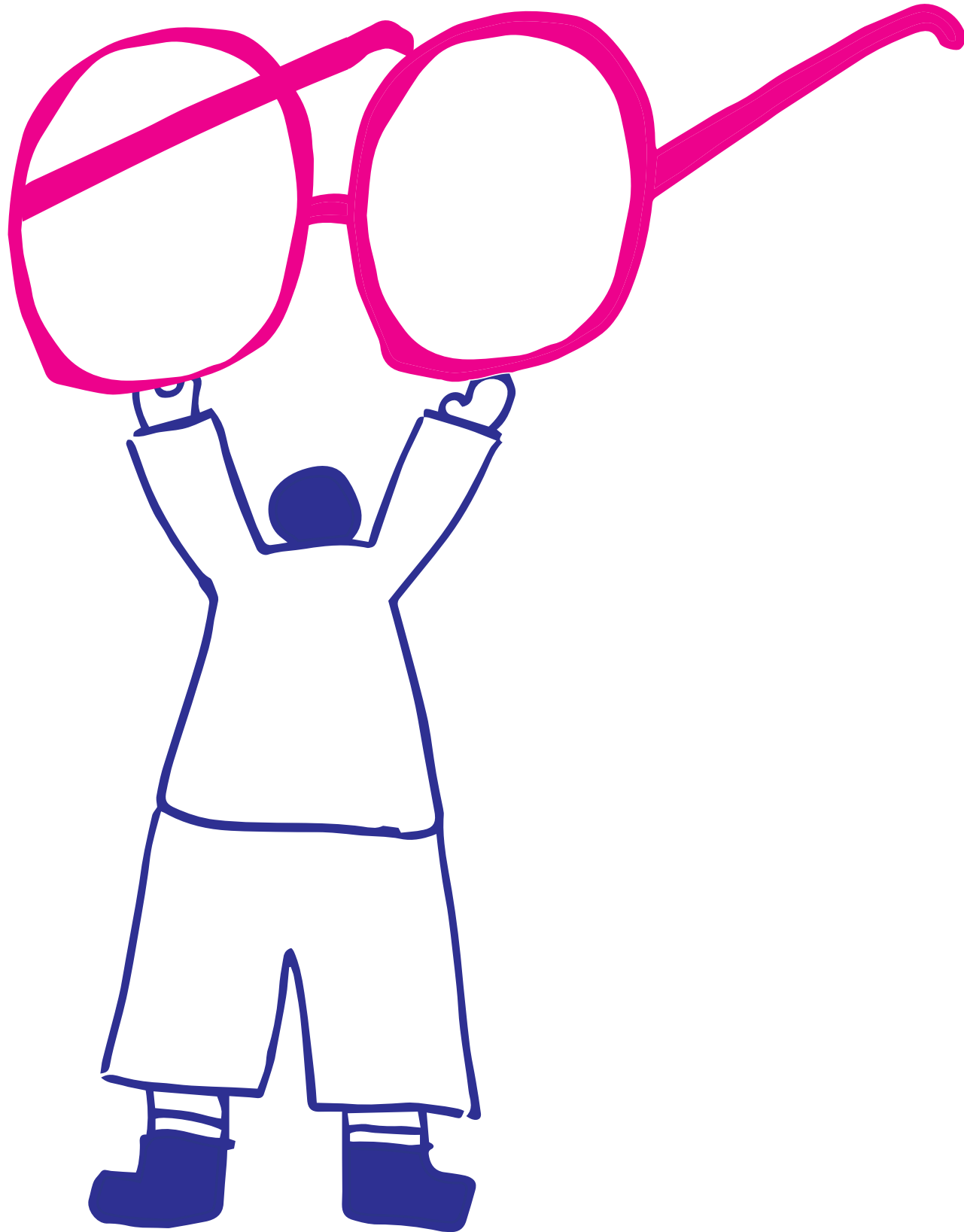
Dissocié du coeur du récit, afin d'appréhender un format et une écriture
édition jeunesse.

À découvrir avant le récit, afin de s'encren dans cet atypique univers.

Doriane FLAUJAC

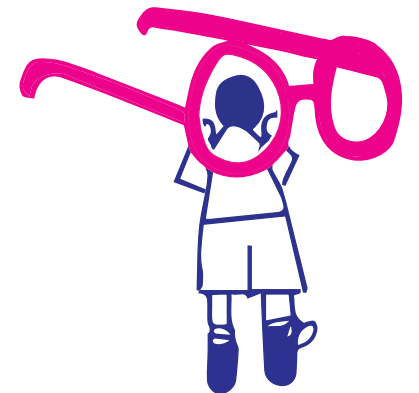
Avant-propos et préhembule immersif du mémoire « Nous, Vous, Iels »,
sous la direction de Patrick Bourgne.

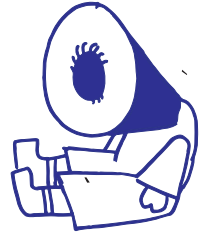
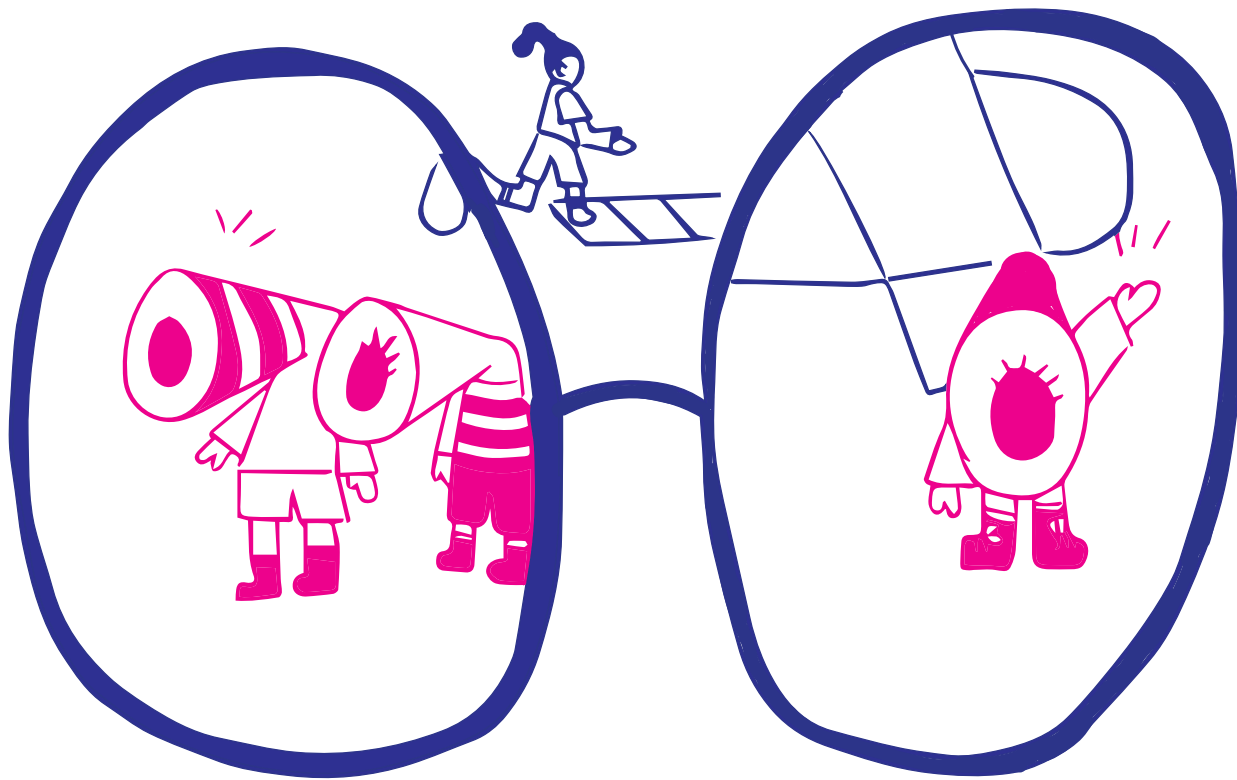
2023, ESDMAA Lycée Jean Monnet, Yzeure.



Je pense m'être questionnée sur la différence depuis qu'il eût été nécessaire que je porte des lunettes. Et ce, depuis ma troisième année de maternelle. Quel âge avons-nous lorsque nous sommes en troisième année de maternelle ? Est-ce vraiment à cet âge que ce sentiment de différence se doit de s'inscrire en nous ?

Suis-je comme elle ? Comme lui ? Comme nous ? Mais qui suis-je ? Suis-je vraiment la personne que je veux être ?



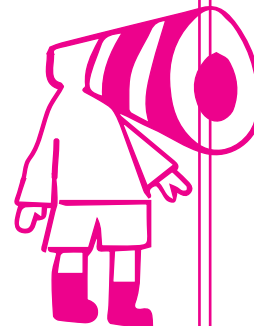


Il s'est immiscé dans ma tête, à l'intérieur de moi, de mon regard, et ce, sans mon consentement. Il était là, ce drôle de sentiment. Peut-être étaient-ce les lunettes que je devais porter qui me donnaient une vision déformée de la réalité.

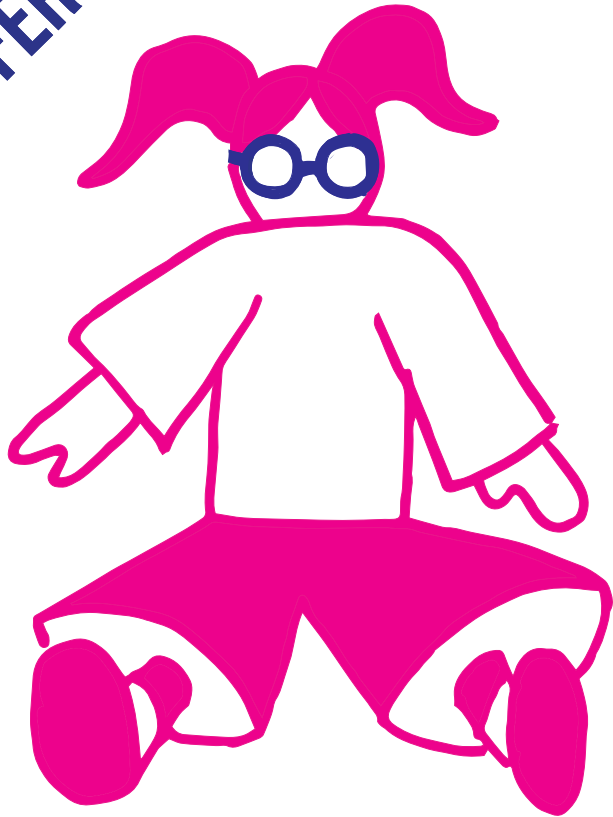
Étant astigmate, j'ai dû m'en équiper afin de corriger ma perception des distances. En les mettant, je voyais d'un seul coup d'un seul, le monde grossir. Grossir tellement, que le dernier plan devint premier. Et mon regard, ma tête, furent comme exposés aux autres. Comme ci le fait que je voyais mieux de loin permettait aux autres de me voir mieux de près. Je me sentais *différente*.

J'ai ainsi décidé de délaissier mes lunettes, afin que cette drôle de sensation me quitte. Cassées, oubliées, abandonnées, tout était excuses pour ne plus les porter.

Et ce ne fût que bien longtemps plus tard, lorsque cette sensation cessa de ressurgir, que je pris le temps de regarder le monde autrement. À remarquer, à comprendre, que les autres aussi se sentaient différents.



J'AIME ÊTRE DIFFÉRENTE, CAR JE SUIS UNIQUE !



AVANT-PROPOS



Une camarade de primaire a dit un jour « J'aime être différente, car je suis unique. ».

Je me rappelle avoir pensé que c'était prétentieux, mais au fond, je pense que la jalousie m'habitait. Jalouse de ne pas avoir assez confiance en moi pour pouvoir ressentir la même chose. À cette époque, la différence ne me paraissait pas agréable, pas louable. Petite, ne cessant de prendre exemple sur ma grande sœur, cela me semblait presque ridicule de vouloir être soi-même.

Comme s'il n'existait qu'une seule bonne formule de savoir-être. Mais sa phrase ne cessait de retentir dans ma tête. Et si la différence s'avérait être un atout ? Quelque chose de beau, qui nous rends rare, presque unique. La différence devint alors précieuse à mes yeux, je partis donc en quête de ma propre unicité.

ORIGINE

CARACTÈRE

PHYSIQUE

DIFFÉRENCE



Aujourd'hui, je me suis construite, je me suis émancipée de mon moi-enfant, et tout du long, je n'ai cessé de comprendre qui j'étais vraiment. J'ai ainsi pris le temps d'apprécier ce qui me différenciait d'autrui. Mais ce cheminement qu'est la construction de soi, n'aurait-il pas mérité de commencer plus tôt, avant même que je sois obligée de m'équiper de ces lunettes ?

Ainsi, j'ai souhaité porter un nouveau regard sur ce questionnement. L'acceptation de nos différences, et de celles des autres, dépend-elle exclusivement de nous-même, ou d'autres facteurs nous influencent dans ce cheminement ?

Comprendre l'impact qu'a la société dans cette appréhension de la différence, en m'inscrivant dans le contexte de l'école primaire afin de revenir à l'essence même de ma réflexion, me semblait nécessaire.



Ce mémoire s'adresse donc à mon moi d'il y a treize ans, mais aussi aux enfants, aux jeunes enfants, pour qui le cheminement personnel ne fait que commencer.

PRÉAMBULE
IMMERSIF



Je vous invite à me suivre dans une école privée, située en banlieue parisienne, à Saint-Leu-la-Forêt, dans le Val d'Oise.

C'est un assez grand complexe, où les enfants de maternelle, de primaire et de collège cohabitent. Les deux parcs sont séparés par une petite butte. En effet, le complexe étant assez grand, il est immergé dans un parc boisé.

D'un côté de la butte on y trouve alors une maternelle, avec un espace extérieur dotée d'une cour de sable et de jeux en bois, où les trois niveaux peuvent jouer ensemble à la récréation. Ainsi que d'un bâtiment pour les classes de primaire, où les élèves des cinq sections peuvent profiter du reste de la cour. De l'autre côté de la butte, nous retrouvons le collège, de multiples bâtiments peuplent le parc, ce sont les salles de classe. À mi-chemin des deux, non loin de la butte, nous retrouvons la cantine. C'est ici que se déroulera mon récit.



PRÉAMBULE IMMERSIF



J'ai souhaité m'inscrire dans ce paysage, car ayant réalisé ma scolarité là-bas, j'y ai appréhendé multiples différences.

J'ai ainsi trouvé honnête de m'immerger dans ce contexte, car ma réflexion est peut-être un peu biaisée suite à mon expérience. Il est plus que probable qu'il se passe la même chose au sein du primaire d'une école publique, mais ayant fait une partie de ma scolarité dans le privé, puis l'autre dans le public, mon ressenti me permet tout de même de dire que j'y ai perçu davantage de différences qui devenaient facilement discriminatoires.



Dû au fait que ce soit privé, il existe une homogénéité dans les catégories socio-professionnelles des parents des enfants scolarisés, mais il y a une plus grande préoccupation matérielle et plus d'occasion d'exposition des richesses précoces du fait de situations plus favorables économiquement. Découlant alors sur des comportements différents et des manières d'être différentes entre les élèves. Autrement, de nombreux enfants souhaitant montrer qu'ils appartenaient bien à la même classe sociale que leurs parents, mettaient à l'écart les enfants qui ne répondent pas aux critères de sélection. Ainsi, une sorte d'état de la société se reflétait à travers la cour d'école.



Marie

Doriane

PRÉAMBULE IMMERSIF



Toujours dans une certaine réalité, je me rends fictivement dans ce primaire, afin de mener une recherche de terrain quant à mon projet de fin d'études. Je m'immerge alors dans cette école, durant deux jours, à une semaine d'intervalle. Sur mon chemin vers la cantine, je fais alors la connaissance de Marie, une petite fille très curieuse et désireuse de comprendre le fonctionnement du monde qui l'entoure. Travaillée par les inégalités, elle ne cesse de se questionner. Ainsi, après avoir fait de brèves présentations, Marie me demande ce que je fais là et en lui expliquant le but de ma visite dans son école, le sujet rebondit sur mon mémoire.



La société se structure à travers des groupes sociaux et des normes. Des théories de psychologie sociale nous permettent de comprendre comment cela se définit et s'établit entre les individus.

Les groupes sociaux revêtant l'aspect de groupes d'amis, et les normes empruntant le nom de « code », nous permettent de comprendre que durant de temps passé à l'école primaire, l'enfant entretient constamment des rapports sociaux et organisés. La cour d'école se révèle être alors, à plus petite échelle, un véritable reflet de notre société. Et c'est ainsi, au carrefour de tous ces mécanismes, que la différence se forme.

Ce mémoire questionne la différence au sein de notre société, et plus précisément dans ce contexte qu'est l'école primaire. Il se prêterà, sous la forme d'un dialogue fictif entre une enfant et une adulte, à démêler cette vaste notion afin de mieux l'appréhender.

« Nous, vous, iels », pourrait alors se définir tel qu'un petit précepte éducatif sur la différence en société, intelligible dès dix ans.

NOUS

VOUS

IELS

Doriane FLAUJAC

Mémoire de DSAA, sous la direction de Patrick Bourgne.
2023, ESDMAA Lycée Jean Monnet, Yzeure.

REMERCIEMENTS

En premier lieu, je tiens à remercier Patrick Bourgne, tuteur de mémoire, pour sa patience, sa disponibilité et surtout ses judicieux conseils, qui ont contribué à alimenter ma réflexion.

Je remercie également le corps d'humanité moderne, ainsi que le reste de l'équipe enseignante de l'ESDMAA pour la qualité des enseignements fournis tout au long de ce DSAA.

À mes camarades, un grand merci. Pour m'avoir permis de garder le sourire tout du long de ce travail. Particulièrement à Paul, pour sa qualité d'écoute et bien entendu à Lise, ma prédécesseuse, qui a égayé la réalisation de ce mémoire.

À mon père et à ma grande soeur, un grand merci pour m'avoir toujours soutenue et motivée à donner le meilleur de moi-même, et cela, avec enthousiasme et bienveillance.

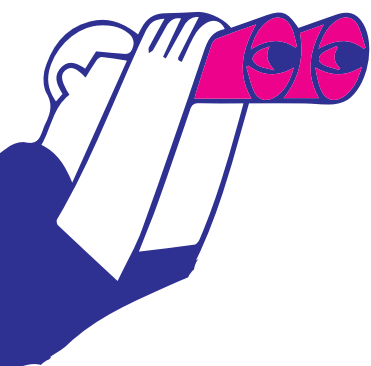
Un sincère merci à Dédé, pour sa patience inégalable, son optimisme et sans qui je n'aurais pas persévéré dans les Arts Appliqués.

Bien évidemment merci à mes correctrices ; Marie, qui entre ses galères de voiture, le bar avec les copains et sa nouvelle coupe de cheveux à réussis à trouver le temps de se plonger dans mon récit.

Léa, qui a pris le temps et l'énergie qui lui restait pour s'y plonger à son tour.

Enfin, je remercie Marie, cette enfant fictive, sans qui la réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible.





SOMMAIRE

INTRODUCTION	08	II/ LA SOCIÉTÉ À TRAVERS LES NORMES	55
I/ LA SOCIÉTÉ À TRAVERS LES GROUPES	11	LA CONSTRUCTION D'UNE NORME	57
APPRÉHENDER LES DIFFÉRENTS GROUPES SOCIAUX	13	LA NORME, DITE SOCIALE	65
ET LEURS CARACTÉRISTIQUES		LE PROCESSUS DE NORMALISATION	71
COMPRENDRE LE STATUT SOCIAL	21	LA SOUMISSION À L'AUTORITÉ	77
REJOINDRE UN GROUPE, LES THÉORIES EXPLICATIVES	27	LE CONFORMISME	85
LA PLACE QU'OCCUPE L'IDENTITÉ DANS LE GROUPE	35	LES RÉSEAUX SOCIAUX : SOURCE D'INFLUENCE	89
SE DÉFINIR SOCIALEMENT DE PAR LA CATÉGORISA-	41	TRANSMETTRE L'ACCEPTATION DE LA DIFFÉRENCE, À	95
TION SOCIALE		TRAVERS DES REPRÉSENTATIONS LUDIQUES	
LE PHÉNOMÈNE DE STÉRÉOTYPIE	45	CONCLUSION	102
LA DISCRIMINATION ET LE FAVORITISME	49	BIBLIOGRAPHIE	106
		SITOGRAPHIE	108

INTRODUCTION

Des tailles, des morphologies, des couleurs d'yeux, de peaux, des origines, des langues. Mais aussi, des caractères, des ambitions, des désirs, des obsessions, sont tant de choses qui font partie de nous et qui nous permettent de nous différencier les uns des autres. Apprécier ou non, ce sont ces différences qui nous offrent la possibilité de nous différencier.

C'est cette différence, ces différences, qui nous composent et qui nous permettent de révéler notre « égo intrinsèque »¹

. Observés de loin, nous ne sommes qu'une foule d'être humain qui cohabitent. Mais de près, nous sommes chacun, nous ne sommes pas lui, ni elle, ni iels, nous sommes nous-même.

DIFFÉRENCE (n.f)²

Absence d'identité, de similitude entre des choses, des personnes ; caractère qui les distingue l'une de l'autre ; dissimilitude.

La société dans laquelle nous vivons, ne cesse de nous montrer des « idéaux » à adopter. Lorsqu'on regarde autour de nous, les objets qui composent notre environnement sont industrialisés, reproductibles en série, et par là, tous ont ce lien commun qui fait leurs similarités. Et, dès lors que l'on pose notre regard sur quelque chose d'inerte, nous savons le qualifier de beau ou de disgracieux. Il existe, par ailleurs, des diktats de la belle forme, que ce soit auprès des objets, ou bien auprès des individus. Même si nous avons conscience que le beau est une notion subjective, dans l'inconscient collectif, certains critères de beauté perdurent. Mais où prennent-ils racine ? La société, nous induit-elle une certaine vision des choses, et par la même occasion, est-ce elle qui nous insuffle une envie irrésistible de constater les différences qui

1 - Le cogito ergo sum, « Je pense, donc je suis », Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

2- Définition du dictionnaire Larousse.

nous entourent ?

Apprendre à s'accepter soi-même, pour accepter les autres est un long cheminement. Bien souvent, il débute vers l'âge de deux ans.³

Lorsque l'enfant commence à réfléchir par lui-même, et qu'il prend conscience qu'il est LUI, un individu à part entière. Il commence à se regarder, tente de se comprendre, puis se compare, afin de s'assurer qu'il est comme tout le monde. Mais il ne l'est pas, car être comme tout le monde, n'existe pas.

Or, depuis la révolution industrielle, le décor de nos villes, de nos rues, de nos foyers, devient similaire. Depuis les années 1970, une tendance à l'uniformisation de la société s'est alors diffusée dans les sociétés occidentales avec l'avènement du modèle du libéralisme économique et du développement de la société de consommation. Impactant alors nos vies ; création de désirs perpétuels, désirs qui ne pouvaient se permettre d'être propres à chacun, car le but était de vendre, vendre du rêve, un rêve commun. L'histoire de la mode commence véritablement au milieu du 19^e siècle, et à partir de là le vêtement devient lui aussi, standardisé. Le sur-mesure, est terminé il faut pouvoir correspondre à des tailles industrialisées. Le corps, devient alors lui-même prétexte à la ressemblance. Les mannequins défilent sur les podiums et continuent de s'imposer comme un idéal. Comment, un enfant de six ans, ne pourrait-il pas chercher à se comparer lorsque tout autour de lui ne cesse de se ressembler ? Les parents de ces jeunes enfants tentent d'aborder l'acceptation de soi avec eux, de par l'éducation qu'ils leur transmettent. Néanmoins, tous ne bénéficient pas de la même éducation, ainsi, dans les classes de primaires, les interventions des professeurs face à ce sujet se multiplient, car il n'est pas acquis par tous, et surtout, pas de la même manière. Les enseignements de « vie civique » obligatoires à l'école, constituent ainsi un des piliers de la diffusion des valeurs de tolérance au sein du cadre scolaire.

Mais cette intervention ne semble pas suffire, car on retrouve, à l'adolescence des cas de harcèlement, des exclusions d'enfants, des

jeunes adultes en manque d'assurance, et cela est dû bien souvent au fait qu'ils ne se sont toujours pas acceptés, tels que des êtres différents.

Ce n'est que par la suite, lorsque ces enfants deviennent adultes, qu'ils commencent à trouver leur place dans le monde qui les entoure. Ce n'est que là qu'ils acceptent leurs propres différences, afin de se faire une place parmi les autres. Ils cherchent alors ensuite à revendiquer ces différences qui leur sont devenues chères.

Il est ainsi nécessaire de questionner le rejet de la différence dans notre société. Pourquoi faut-il autant d'années afin de s'accepter tel que l'on est ?

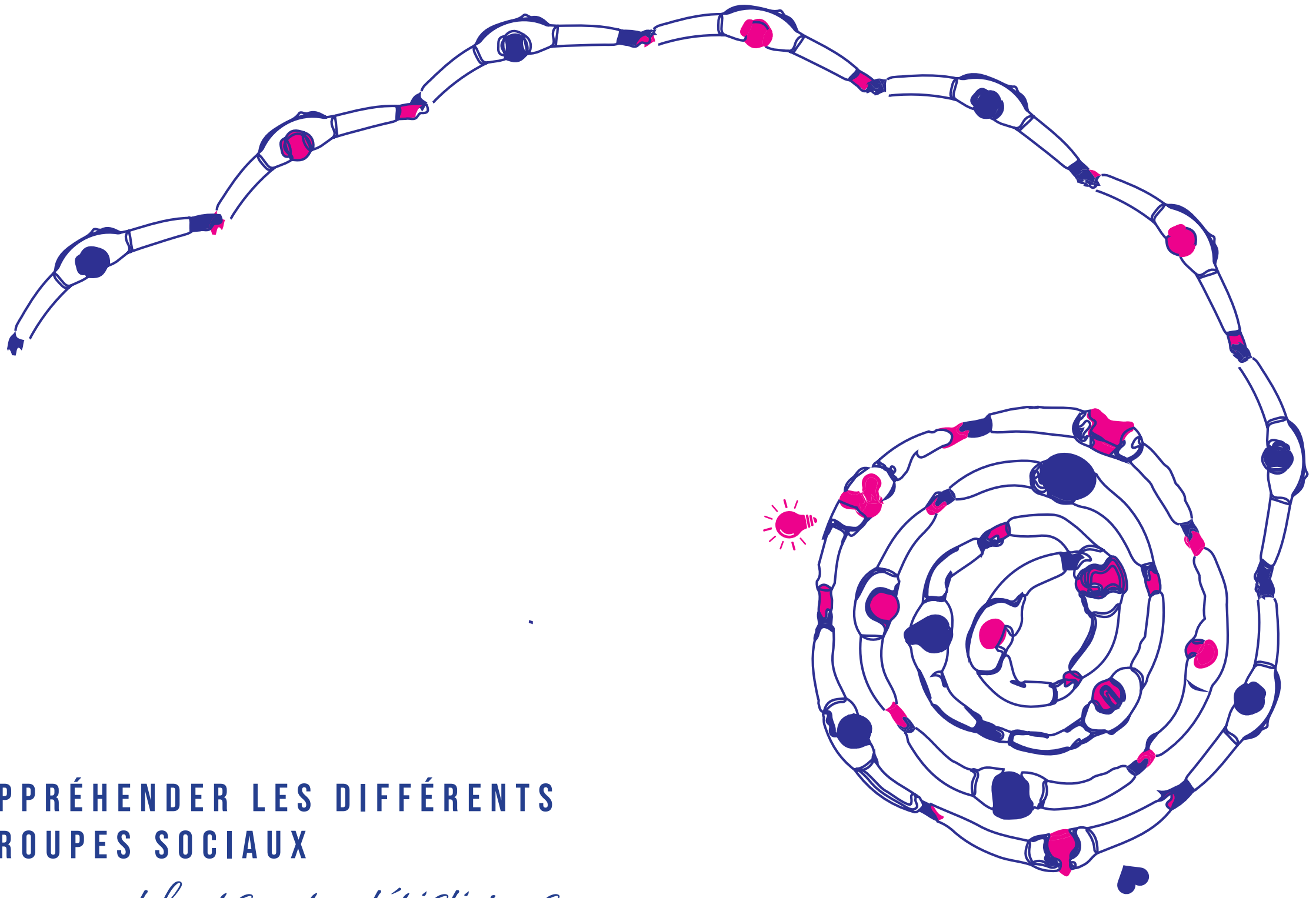
« Nous, vous, iels » est alors un mémoire qui questionne la différence entre les individus. Qui interroge sa formation et qui tente de percevoir le pourquoi elle perdure, étant donné que la différence devient palpable dès l'entrée en école primaire, c'est dans ce contexte que ce mémoire prendra racine.

Il vous invite à vous projeter dans un dialogue fictif entre Marie, enfant âgée de dix ans, en classe de CM2 et moi-même, âgée de 23 ans, en classe de DSAA2.

Ce dialogue irréel permettra de s'inscrire dans une certaine réalité, induit par mon ressenti et mon vécu personnel d'il y a treize ans. Également, ce mémoire s'appliquera d'être compréhensible par les enfants de primaire. Il revêtira alors un style d'écriture accessible par tous, car comme nous avons pu le voir précédemment, c'est durant cette période que la notion de différence devient réalité.

« Nous, vous, iels », vous invitera alors à vous questionner, en même temps que Marie et moi, face à la problématique suivante : comment la société induit-elle la différence entre les individus ?

3- « Le stade du miroir », *Les origines du caractère chez l'enfant*, Henri Wallon, 1930.



APPRÉHENDER LES DIFFÉRENTS
GROUPES SOCIAUX

et leurs caractéristiques

[...]

Oui ! Moi, je vais à la cantine trois fois par semaine, et le reste des jours, je mange chez papi et mamie, car ils habitent à côté de mon primaire. Ça me fait plaisir de manger chez eux, car la cantine ce n'est pas idéal.

Ah oui, et pourquoi pas idéal ?

Et bien car il y a beaucoup d'attente, on passe plus de temps à faire la queue qu'à manger. Et puis des enfants mangent seuls, ce n'est pas mon cas, mais ça me rend triste de les voir mis à l'écart.

Je comprends, mais si ça te rend triste de les voir manger seuls, pourquoi tu ne les invites pas à ta table ? Pour qu'ils puissent manger avec toi et tes amis.

Je n'ai pas le droit, Justine me dirait non.

Mais qui est Justine ?

C'est la cheffe de notre groupe, c'est elle qui choisit qui peut faire partie du groupe et qui ne peut pas. Si j'invite quelqu'un à notre table, qui ne fait pas partie du groupe, elle va moi aussi, me mettre à l'écart. Tu comprends pourquoi je ne le fais pas, mais tu as dû connaître la même chose quand tu avais mon âge, non ?

J'ai connu la même chose oui, car c'est l'humain qui veut ça. Les choses se répètent et se répèteront toujours. Je l'ai davantage compris en écrivant mon mémoire.

C'est quoi un mémoire ?

Le mémoire, c'est un exercice d'écriture, répondant à une problématique. Il est à réaliser avant d'entamer le projet de diplôme, il est donc plus ou moins en concordance avec celui-ci.

Ah, donc ton mémoire était sur les groupes ?

Non, les groupes sociaux faisaient partie de ma recherche, mais pas uniquement. Mon mémoire s'intéressait à la différence au sein de la société. Plus précisément, je répondais à la problématique :

« Comment la société, induit-elle la différence, entre les individus ? ».

La société aurait alors quelque chose à voir avec la différence ? Et, vu que tu parles de société, cela voudrait dire que nous ne formons pas des groupes uniquement lorsqu'on est à l'école ?

C'est tout à fait ça. Tu vas connaître ça toute ta vie, on les appelle les groupes sociaux. Ce sont des ensembles d'individus ayant des caractéristiques et des buts socialement partagés. Mais, le groupe n'est pas simplement un agrégat. Il implique une relation sociale entre les individus qui en font partie. À la différence des groupes de catégories statistiques comme les groupes d'âge par exemple, ou bien des regroupements d'individus sans interaction, comme une file d'attente. Ils sont également à distinguer des associations contractuelles ; lorsque des individus sont liés par un contrat.

Attends, je te stoppe, mais c'est quoi un agrégat...?

Un agrégat, c'est une foule. Par exemple, un ensemble d'individus qui assistent à un spectacle est un agrégat, tandis que la totalité des amateurs de football dans le pays constitue une catégorie sociale. Et ceux qui soutiennent une même équipe de sport, est appelé un groupe social.

Ah oui, d'accord, ce sont des individus qui se rejoignent dans un même lieu, sans pour autant avoir des intérêts communs. Et, si j'ai bien compris, ces intérêts communs, tu les appelles « des buts socialement partagés », c'est ça ?

Exactement ! Pour être plus précise, un psychologue nommé Shaw définit, en 1976, les caractéristiques d'un groupe social. Parmi celles émises, on retrouve le fait qu'il faut nécessairement deux personnes ou plus pour constituer un groupe.

Comme tu peux t'en douter, seul nous ne sommes pas un groupe. Par exemple, une équipe de sport ne peut pas se former avec un joueur uniquement. Également, il faut que lesdites personnes se considèrent en groupe, et qu'elles interagissent et s'influencent mutuellement.

Tu peux m'en dire plus ? Car je n'ai pas forcément envie d'être dans un groupe, toute ma vie. Et puis est-ce que c'est moi qui choisis à quel groupe j'appartiens ? Justine m'énerve un peu, nous n'avons pas les mêmes idées, je n'ai pas non plus envie de partager les idées du groupe pour toujours, ni même d'être influencée par elle...

Ce que tu entends par « idées », ce sont les valeurs. Dans un groupe, on retrouve des valeurs et des normes.

Qu'est-ce que c'est qu'une valeur et qu'est-ce qu'une norme ?

Une valeur est ce en quoi tu es digne d'estime. Ce sont les caractéristiques qui te définissent et que tu souhaites partager et défendre. Comme le fait que tu n'aimes pas voir cet enfant manger seul à la cantine, cela montre que le partage est une valeur qui te constitue. Une norme, c'est autre chose. C'est quelque chose de fondé, d'acté, et de partagé avec d'autres individus.

Hmm... Je comprends bien mieux la valeur que je ne comprends la norme... Mais je te laisse poursuivre sur les groupes sociaux, peut-être que je comprendrai mieux plus tard.

Alors, pour t'expliquer ; un sociologue appelé Cooley détermine, en 1909, deux types de groupes sociaux, le groupe primaire, et le groupe secondaire. Le groupe primaire établit des relations de nature affective, telle que la famille, les amis. Ce groupe est généralement petit, mais on y retrouve un fort degré de cohésion entre les membres.

En disant ça, je vis les sourcils de Marie se froncer, et j'ai vite compris qu'elle n'était pas à l'aise avec les mots que j'employais. Ces mots ne font pas encore partie de son vocabulaire, je pris alors le temps de les lui expliquer avant même qu'elle ne me pose la question.

La cohésion, c'est le fait d'être soudé, d'être solidaire et de se soutenir. Le rôle de ce groupe est alors d'intégrer et de socialiser les individus.

La socialisation désigne l'ensemble des processus par lesquels les individus acquièrent et intériorisent les normes, les valeurs et les rôles qui régissent la vie sociale, construisant ainsi leur identité psychologique et sociale. Par exemple, il existe des enfants dit

« sauvages ». Ce sont des enfants qui ont été retrouvés dans la nature. Ces enfants vivaient loin de tout autre individu, depuis des années, ils n'ont donc jamais reçu de socialisation.

Mais c'est horrible, ça existe encore ? Et comment se sont-ils retrouvés là ?

Rassure-toi, c'est de plus en plus rare, il n'y eut que quelques cas, et cela remonte au XIXe siècle. Un enfant, appelé Victor, a été trouvé dans les bois du Tarn, en France, en 1800. Il est retrouvé nu et voûté, il est craintif, ne parle pas et se nourrit uniquement de pommes de terres.

Ça me rappelle le mythe de Rémus et Romulus, les deux enfants élevés par des loups ! Ils ne savaient pas ce que c'était de vivre comme des humains.

C'est tout à fait ça. L'expression « enfant sauvage » désigne un enfant ayant grandi hors ou en marge de la société. On ne sait pas vraiment s'ils ont été abandonnés à la naissance, mais ce sont des enfants qui ont dû se débrouiller seuls, loin de la civilisation. Ces enfants n'ont donc jamais été « socialisés », car ils n'ont jamais vécu dans une société, ou du moins en contact avec d'autres êtres humains. Ils n'ont donc jamais appréhendé les codes, comme le fait de savoir se déplacer debout, ou bien de parler, de savoir manger autrement qu'avec les doigts... Intérioriser toute cette socialisation est donc le rôle de ce groupe primaire.

C'est donc l'apprentissage de base qu'on apprend quand on est tout jeune. C'est ce qui différencie l'humain de l'animal. Et c'est d'ailleurs le rôle des parents, non ?

Oui, mais ce n'est pas uniquement ta famille qui fait partie de ton groupe primaire, il y a aussi les amis. Car ta famille tu ne la choisis pas, mais tes amis, oui, et eux aussi peuvent te permettre de t'apprendre des choses.

Comme tu les choisis, inconsciemment, tu vas te diriger vers ceux qui partagent les valeurs que tu souhaites véhiculer.

Ainsi, comme tu me le dis, si tu estimes que Justine ne partage

pas les mêmes valeurs que toi, tu n'es pas obligée de la garder en tant qu'amie. Mais ça, tu verras en grandissant. Bien souvent, les amitiés évoluent au fil du temps. Selon l'évolution de ton caractère et de tes centres d'intérêts, tu conserveras, ou non, les amitiés qui te correspondent.

C'est intéressant, et rassurant, mais tu m'as dit qu'il y avait deux types de groupe, quel est le deuxième ?

Le deuxième groupe est le groupe secondaire. Ce dernier établit des liens sociaux de nature utilitaires, entretenant majoritairement des relations contractuelles, ou bien légales. Cela signifie qu'elles sont établies par un contrat, de travail, en autres. Par exemple, un groupe de syndicats, au sein d'une entreprise.

La taille du groupe secondaire est bien plus grande que celle du groupe primaire, mais le degré de cohésion entre les membres est plus faible. Son rôle est de partager et de défendre des intérêts communs aux individus en faisant partie.

Par exemple, dans ta classe, tu as sûrement deux délégués, et deux suppléants. Ces quatre élèves, avec ceux des autres classes, forment le groupe des délégués de votre école, et leur but commun est de permettre une simplification de la communication entre élèves et professeurs, et ainsi de défendre, auprès d'eux vos intérêts.

Mais les groupes ne s'arrêtent pas au nombre de deux, c'est plus complexe que ça ! Au-delà, de ces deux grands groupes généraux, nous en retrouvons deux autres, d'un autre type. Ne concernant, cette fois, plus la place inhérente de l'individu au sein de la société, mais plutôt son placement de manière lucide.

Oulala, ça fait beaucoup de groupes, à quoi servent les deux autres ?

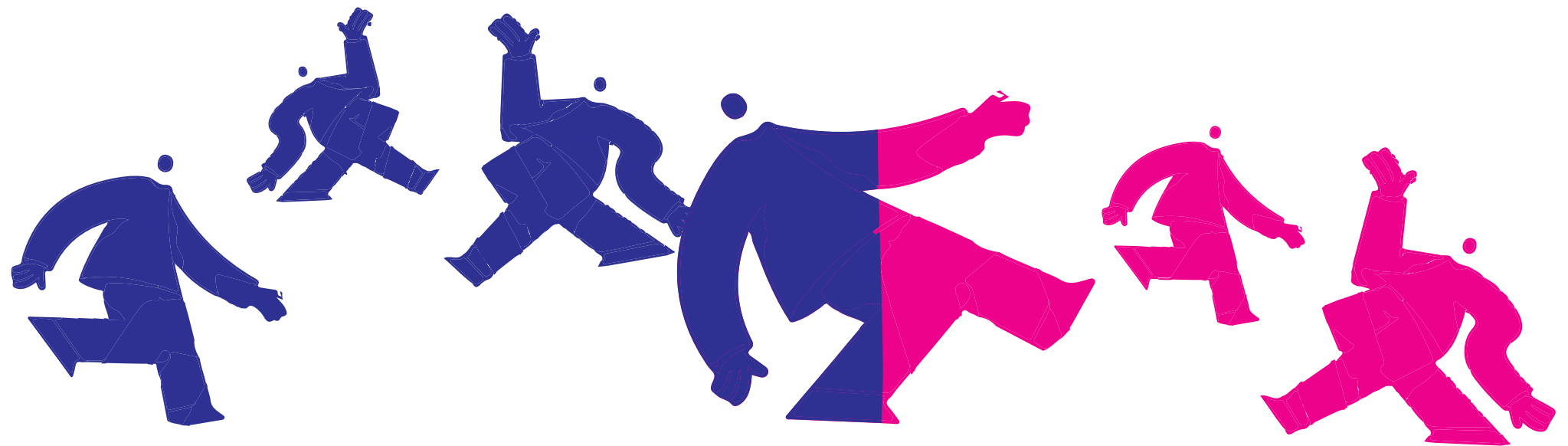
Il y a le groupe d'appartenance et le groupe de référence. Le premier est le groupe de base dans lequel l'individu naît. À travers ces interactions répétées, les individus établissent peu à peu des valeurs et des normes communes qui caractérisent tous les individus faisant partie du groupe. Ces valeurs et ces normes s'appliquent donc aux individus qui composent le groupe, car ces derniers sont conduits à les intégrer, même s'ils ne les suivaient pas avant. Un

individu appartient à un groupe d'appartenance, qui lui est attribué depuis sa naissance. S'il souhaite maintenir sa place au sein de ce groupe, il se doit de respecter ces dernières. Il s'est alors engagé, malgré lui, à ne pas être différent des individus qui constituent le groupe, afin de ne pas créer de conflit interne à celui-ci, ou de le bouleverser.

Par exemple, tes parents appartiennent à un groupe, au sein duquel ils partagent les mêmes valeurs que les autres membres. Ce sont ces valeurs qu'ils t'ont transmises depuis ta naissance. Comme le fait que voler, c'est mal. Également, le fait que tu souhaites partager, est sûrement une valeur qu'ils t'ont transmise. Autre cas de figure, qu'est-ce que tu aimes dans ton groupe de copine ?

Et bien, ce que j'aime, c'est qu'on joue au même jeu, on a les mêmes centres d'intérêts. Mais aussi qu'entre nous, on ne fait pas preuve de méchanceté, et qu'on se soutient toutes.

Voilà, tu partages alors les valeurs de ne pas être méchantes entre vous, et vous développez également une solidarité. Néanmoins, si tu le souhaites, tu peux quitter ce groupe plus tard. Bien souvent, si un jour, tu es amenée à vouloir le quitter, c'est lorsque tu auras suffisamment de maturité, pour savoir qu'elles sont les valeurs que tu défends. Bien souvent, ce moment arrive à ton adolescence. Bien sûr, c'est seulement si tu estimes que les normes et valeurs véhiculées par ce groupe, ne te correspondent plus. Ainsi, intervient le second groupe, le groupe de référence, celui que l'individu souhaite rejoindre. Bien souvent, ce groupe a un statut social plus élevé que le groupe d'appartenance.



COMPRENDRE
le statut social

C'est quoi un statut social ?

Le statut social fait référence à la position qu'un individu occupe au sein d'une organisation. Il est relié à un ensemble de droits et de normes sociales qui ont cours dans un groupe culturel donné. Certains statuts sociaux sont dits plus prestigieux que d'autres. Pour te donner un exemple un peu plus parlant, à l'époque du Moyen-âge, si un paysan souhaite devenir noble, il cherche à changer de classe sociale, et ainsi, changer de statut social.

Bien sûr, il existe des contre-exemples, nous pouvons citer chez les jeunes, où la culture dominante est la culture populaire. Dans ce cas, le jeune en question cherchera à intégrer des codes plus urbains, comme le fait de vouloir traîner dehors, écouter du rap, etc.

D'accord, je comprends, c'est un peu le cas de mon grand frère, il a quinze ans, et je trouve qu'il n'est plus le même qu'avant. Il agit différemment et toujours à l'encontre de mes parents.

C'est normal, car il s'est rendu compte qu'il voulait sûrement appartenir à un autre groupe. Il cherche à s'émanciper de sa cellule familiale, et veut montrer qu'il sait choisir par lui-même, au-delà de l'influence de tes parents, il développe ses propres goûts et valeurs.

De nouveau, désolée de poser trop de questions, mais c'est quoi la cellule familiale ?

Non, ne t'excuses pas, c'est moi qui emploie de manière systématique des mots qui ne sont pas de ton âge. C'est le fait d'avoir écrit mon mémoire pendant un mois, parfois, c'est dur de prendre du recul. La cellule familiale, pour faire simple, c'est la famille.

Ah oui, c'est tout de suite plus simple. Dit-elle en ricanant.

Oui, c'est vrai. Le fait de vouloir changer de groupe est une transition qui s'appelle la socialisation anticipatrice, elle a été établie par Robert Merton, en 1950. Pour que ton frère puisse rejoindre ce nouveau groupe, il doit intégrer de nouvelles normes, et donc modifier sa socialisation primaire. La socialisation primaire, comme tu as pu le comprendre avec l'exemple des deux frères Rémus et Romulus, c'est le processus de construction d'identité sociale, établis

par l'adoption de normes et de valeurs, durant toute l'enfance de l'individu, de sa naissance à son adolescence.

Cette construction a donc été développée dans le groupe d'appartenance de l'individu.

Oui, mais il existe, néanmoins, un décalage possible entre le groupe d'appartenance et le groupe de référence et cela peut également engendrer des situations de frustration relative. Dans ce cas, l'individu, est insatisfait de sa situation, non pas de manière objective, mais par comparaison avec un autre groupe. Il n'estime, plus son groupe d'appartenance, et fait ressentir aux autres membres du groupe ce désintérêt. Mais, s'il n'est pas non plus accepté par l'autre groupe, il peut alors faire preuve de dénigrement envers ces membres. C'est peut-être pour ça que ton frère est un peu difficile avec vous, en ce moment.

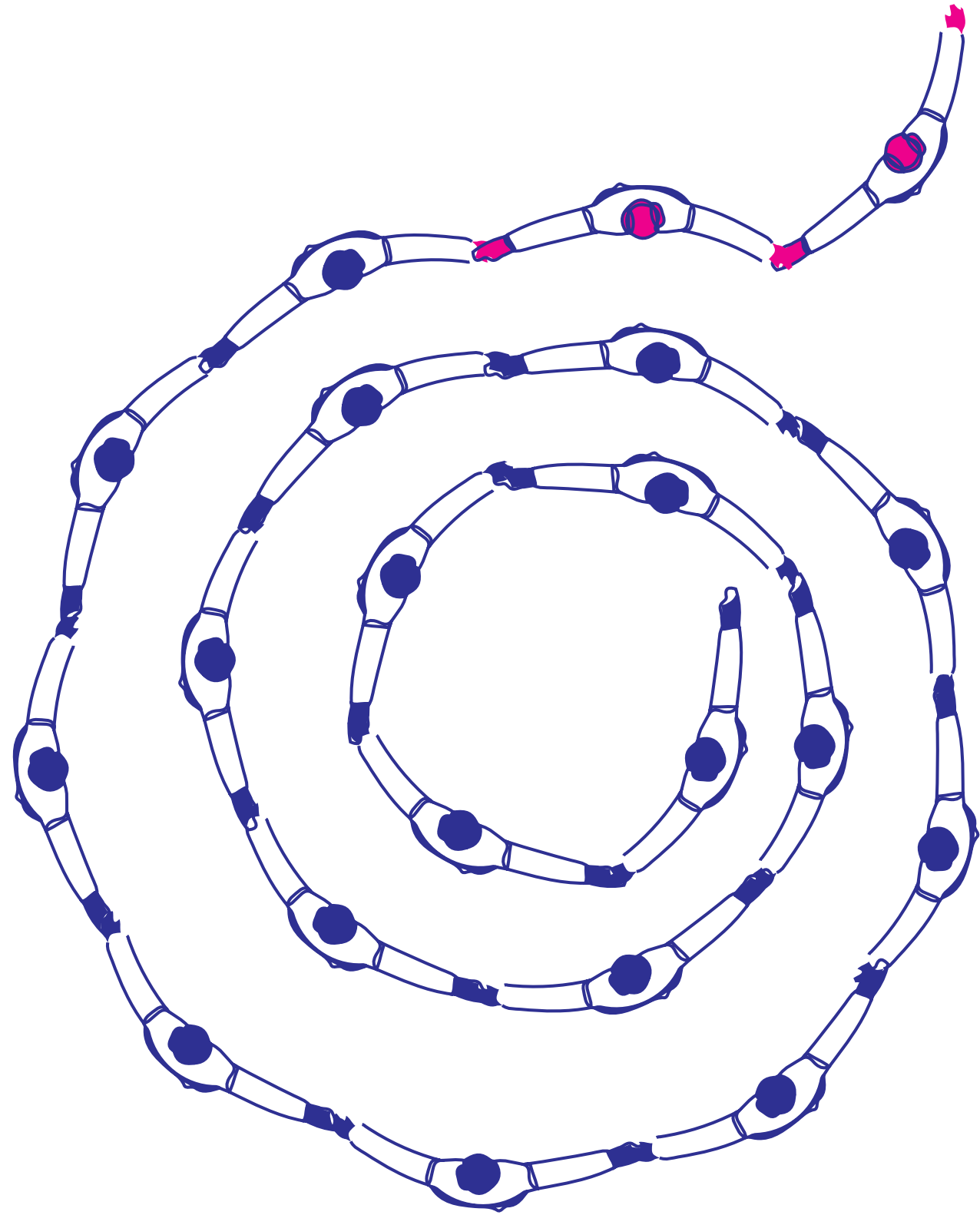
Mais ça veut dire qu'il ne sera plus ami avec nous ?

Non, bien sûr que non, parfois ce changement n'est que passager, il a besoin de se construire, de trouver sa place. Et pour cela, il cherche à se positionner. Après, même s'il change de groupe, et qu'il ne partage plus les mêmes valeurs que tes parents, cela ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas s'entendre. Par la suite, son discours va s'assouplir, et il va apprendre à mettre son opinion de côté, afin de poursuivre une relation avec tes parents. Rassure-toi, comme j'ai pu te le dire avant, sa famille reste son groupe primaire !

Ce que tu me dis me rappelle l'organisation du collège à la cour de récréation. Récemment, on a fait une journée d'immersion dans le collège d'à côté. Nous étions dans une classe de 6ème, et les élèves nous ont raconté leurs journées, ce qu'ils font pendant les cours. Nous l'avons vécu pendant une journée, et au moment de la récréation, j'ai remarqué qu'il y a une sorte de hiérarchie de groupes qui est instaurée. Mon binôme me l'a également confirmé. Il y a les « populaires », les « intermédiaires » et les « boloss », les termes sont malheureusement assez péjoratif, mais j'ai l'impression que

cette organisation reprend le principe de groupe social que tu viens de m'expliquer. Évalué selon un critère de popularité ; elle m'a dit que le critère était souvent basé par rapport à l'acceptation de la personne de la part du sexe opposé. Les populaires appartiennent alors au groupe le plus convoité, les « intermédiaires » sont respectés par les autres, mais pas convoités, et enfin les « boloss » appartiennent au groupe le moins respecté du collègue, considéré comme peu attrayant de la part des élèves. Je pense que celui qui mange seul à la cantine, appartiendra malheureusement à cette catégorie, et que Justine fera partie des « populaires ». Et moi, si je dois me placer par rapport à ce contexte, je pense que faire partie du groupe des « intermédiaires » me plairait bien. Car je suis extravertie, mais je n'aime pas faire du mal aux autres, comme Justine.

Je pense que tu as tout compris, la retranscription des groupes sociaux à l'intérieur d'un collège me semble pertinent. Si l'on doit pousser le constat encore plus loin, et ce d'après mon expérience personnelle ; il n'est pas rare de voir qu'un collégien souhaite évoluer d'année en année de groupe, afin d'obtenir sa place au sein du groupe le plus convoité ; les « populaires ». Pour cela, il va changer ses valeurs et ses normes appréhendées dès son enfance. Par exemple, pour les filles le fait de devoir se maquiller pour aller au collège, ou bien de faire preuve de sociabilité. Un enfant dans son coin ne pourra cohabiter avec ceux et celles qui se font le plus remarquer. C'est aussi pour cela que les années collèges sont perçues, pour beaucoup, comme des années un peu difficiles. Car, comme ton frère, chacun cherche sa place et parfois use de méchanceté envers son groupe d'appartenance, pour faire comprendre au groupe de référence, qu'il souhaite les rejoindre. Et, de nouveau au collège, tu retrouveras des enfants exclus voir montrés du doigt, car ils n'arrivent pas à trouver leur place au sein de ce microcosme.



REJOINDRE UN GROUPE
les théories explicatives

Ça n'a pas l'air simple le collège, mais grâce à toutes tes explications, je me sens plus forte pour l'affronter. Mais une question me passe par la tête, pourquoi les groupes sont-ils nécessaires ? Si je comprends bien, il y a des élèves qui se forcent à accepter de nouvelles valeurs, et ils s'y plient afin de se faire intégrer plus facilement. Mais du coup, pourquoi vouloir rejoindre un groupe ? Peut-être qu'en étant tous soi-même, personne ne se sentirai exclus ?

Ta question est intéressante, et tu n'es pas la seule à te l'être posée. Pour répondre à cette question, il est alors possible d'y répondre sous trois approches, la première philosophique et les deux autres psychologiques.

En premier, il y a le concept dit dialectique, établi en 1960 par Sartre, écrivain et philosophe. Sa théorie consiste à penser que les individus souhaitent rejoindre un groupe dans le but de lutter contre une cause commune. L'individu, seul, souhaitant répondre à une cause de grande envergure, se rends compte qu'il a besoin d'être à plusieurs afin d'y arriver. C'est alors à ce moment qu'il souhaite rejoindre un groupe. On peut citer en exemple, la lutte contre la rareté.

C'est quoi la lutte contre la rareté, ce sont les chercheurs d'or ?

Non, mais c'est une belle métaphore que tu viens de me dire là.

En disant ça, je me suis rendu, de nouveau, compte que j'employais des mots bien trop compliqués pour son âge. 1, 2, 3... Me dis-je, comme pour me donner de la force, je vais réussir à lui expliquer avec des mots simples.

La lutte contre la rareté désigne l'ensemble des activités humaines visant à échapper aux limitations de ressources dans le cadre de la vie ou de la production.

Bon, un exemple t'aidera plus. À toute petite échelle, dans le bac à sable, lorsque tu prenais du sable noir, tu es d'accord que c'était une ressource plus rare comparée au sable beige ?

Oui, et pour éviter qu'on le gaspille bêtement, un copain de classe avait fixé une règle ; il fallait qu'on creuse au moins deux couches

de sable pour pouvoir en prendre. Car, si chacun creusait à chaque fois deux couches, nous arrivions plus rapidement à reprendre du sable noir. Il fallait juste tous s'y mettre. Ainsi, nous arrivions ensemble à éviter d'être en pénurie de sable noir.

Bon, et bien, c'est un peu ça. Si dans le terme de rareté, nous parlions des matières premières de la terre, des individus, comme ton camarade de classe, essaient de réfléchir à des règles permettant d'économiser ces ressources rares. Et ces individus, luttant pour la même cause, se rendent compte qu'ensemble, ils arriveraient plus facilement à y répondre.

D'accord, c'est clair ! Merci Doriane d'imager avec des exemples plus simples. Quelles sont les autres théories ?

Hmm, autrement, il y a la théorie de Forsyth, établie en 1990. Celle-ci expose qu'un individu rejoint un groupe afin de combler un besoin, auquel il est préférable d'y répondre à plusieurs pour gagner en force. Comme tu t'en doutes, les individus ont de multiples besoins, plus ou moins importants. Par exemple, il y a le besoin de sécurité, d'affiliation, d'appartenance à un groupe, en autre.

Un psychologue américain, nommé Maslow, rejoint cette théorie en réalisant, en 1943, la pyramide des besoins. Cette pyramide est une représentation des besoins, classés par ordre hiérarchique des cinq besoins fondamentaux. Il y a les besoins physiologiques comme le fait de se nourrir, de dormir, les besoins de sécurité, les besoins d'appartenance et d'amour, les besoins d'estime et enfin le besoin d'accomplissement de soi.

Cette pyramide est basée à partir des observations qu'il a réalisées dans les années 1940. Pour t'imager sa pyramide, je vais essayer de te la retranscrire à partir de ton point de vue d'écolière ;

Le premier niveau, serait de pouvoir être dans une bonne école, afin de combler les besoins physiologiques. Par exemple, ton école n'est pas trop loin de chez tes grands-parents, tu peux donc y aller sans trop te fatiguer. Aussi, elle est équipée d'une cantine, tu peux alors y manger le midi.

En second niveau, l'école s'est engagée à te garder jusqu'à la fin de

ton primaire, ce qui te permet de combler ce besoin de sécurité. En troisième niveau, tu cherches à avoir des camarades que tu apprécies, et tu souhaites être également appréciée. Comme tu me l'as dit, tu fais partie d'un groupe, et tu t'y sens bien intégrée, tu combles alors ton besoin d'appartenance. Il y a ensuite le quatrième niveau, le besoin d'estime...

Ah, je sais ! Le besoin d'estime, c'est le fait que j'ai ou non, de bonnes notes ! Plus j'ai de bonnes notes, plus la maîtresse me félicite, et m'apporte une certaine reconnaissance pour mon travail. C'est ça ?

Pas tout à fait, le besoin d'estime, se définit par un besoin d'accomplissement personnel et de confiance en soi. C'est donc plutôt le fait que tu aimes ce que tu fais en cours, et que tu sois contente de réussir ton travail. Le fait d'avoir une reconnaissance pour ton travail, c'est le cinquième niveau. Par exemple, si tu as bien réussi un travail et que ta professeure te demande d'aider tes camarades, ça montre que tu peux mettre en valeur ton potentiel. C'est l'accomplissement de soi.

Ah d'accord, ça semble si logique !

Oui, et au-delà de toi, tu retrouves ce principe tous les jours, rien que dans la cours d'école par exemple. Au primaire, on remarque facilement que des groupes se forment, notamment afin de faire face aux grands nombres d'enfants dans la cour. En effet, quittant tout juste la maternelle, les élèves se retrouvent face à une multitude d'élèves, chose qu'ils ne connaissaient pas avant. Ainsi, ils cherchent à rejoindre un groupe afin de ne pas s'ennuyer, d'une part, mais également de ne pas affronter la solitude parmi tout ce vaste monde. On pourrait relier ça au besoin d'affiliation, mais aussi de sécurité. De sécurité, car le regroupement des enfants en bandes permet de mieux se protéger des autres, alors que seul et isolé, il est plus facile de se faire attaquer, notamment par les plus grands. À plusieurs, on peut plus facilement répondre aux tentatives d'approches indésirables et protéger son jeu des assaillants. Rejoindre un groupe, c'est aussi admettre de se faire mener par un leader. Comme pour toi, avec ton ami Justine, que tu qualifies de cheffe ! Son rôle est facilement perçu comme le meilleur des

rôles, car c'est lui qui donne les ordres, qui choisit et impose ses valeurs. Je pense que toi, tu aimerais, être une cheffe, afin de laisser la possibilité à tes copines d'accepter quelqu'un d'autre, qui se sent seule, dans ton groupe ! Néanmoins, son rôle est aussi de protéger ses membres, ce qui permet une certaine sécurité aux plus faibles.

C'est vrai que Justine nous protège des autres. Par exemple Claire, une fille du groupe, est assez timide, mais elle est amie depuis toujours avec Justine. Dès que quelqu'un l'embêtait en CP, Justine prenait toujours sa défense, à tel point que maintenant, elle ne se fait plus du tout embêter. Je dois dire qu'elle est même respectée par les autres. Après, moi, je l'aime bien Claire, on dirait que comme elle a connu ça avant, elle n'embête pas les autres.

Tu as parfaitement compris, Justine remplit son rôle de cheffe au sein de votre groupe. Il reste une dernière théorie de pourquoi les groupes se forment, et je pense qu'elle aussi te permettra de comprendre des choses.

Ho, je t'écoute !

Et bien, la dernière théorie est celle de Freud, c'est le fondateur de la psychanalyse. En 1921, il a établi la théorie de l'identification sociale. Selon lui, les individus ont tendance à se rejoindre par attirance, en relation avec leur libido, donc de manière inhérente à eux même.

Toujours dans le contexte de ta cour de récréation, ou bien de ton groupe, si l'on regarde attentivement, le leader est idéalisé par les autres membres du groupe. Ce n'est peut-être pas ton cas, car tu te rends compte que tu n'as pas les mêmes valeurs que Justine, mais c'est peut-être le cas de tes autres copines. En effet, les autres enfants, dont toi, lui laissent la possibilité de vous donner des ordres, car les leaders remplissent un rôle primordial dans la construction du jeu ; c'est lui qui régit l'organisation, marque ses attentes, ainsi que ses limites. Afin de ne pas se perdre, et de rester tous ensemble, les membres du groupe attendent que les règles soient énoncées de la part du leader, ça évite que le jeu parte dans tous les sens. Il y a donc une idéalisation du leader, qui ne cesse de se faire écouter.

Mais, le lien social n'est pas que vertical, il est également latéral, c'est-à-dire entre les membres du groupe ; cela exprime une double identification. Avant de te perdre, dis-je en me reprenant de justesse, une double identification, c'est le fait de se repérer de deux manières dans le groupe, ici envers le leader, et envers les autres membres.

Et donc, au fil des classes, les enfants apprennent à faire fonctionner leur groupe, autrement que grâce au chef. Les leaders ne disparaissent pas, mais ils perdent de l'importance parce que d'autres formes de liens viennent structurer les relations entre pairs ; chacun a un rôle bien établi, et le remplit, et ils se font confiance quant à ce remplissage du rôle. Aussi, leurs règles sont créées au fur à mesure des années, et chacun sait que s'ils ne remplissent pas leurs rôles, il se fera exclure du groupe. La cohésion d'un groupe étant fondamentale. Dis-moi, Justine établit les règles, qui ne peuvent ou ne peuvent pas rejoindre votre groupe, car c'est peut être le rôle qu'elle a acquis en tant que cheffe depuis le début CP, et qu'elle conserve. Mais peut-être que toi aussi, tu joues un rôle dans le groupe ? Rôle que tu remplis sans qu'elle ne t'en donne l'ordre ?

Bah... C'est vrai que maintenant que tu le dis, on compte toujours sur moi pour faire les fiches de personnages. En fait, on joue à un jeu, et on a toute un personnage qui joue un rôle. On reprend, sous forme de jeux, la vie de tous les jours. Par exemple, ce midi, on doit jouer aux dresseurs de chevaux. Et c'est moi qui dis qui est cavalier, qui est vendeur de chevaux, qui est palefrenier... etc. Et personne ne m'a demandé de le faire, mais ça s'est fait naturellement au fil des années et maintenant, tout le monde compte sur moi.

C'est exactement ça. Il n'y a donc pas que de l'attraction envers votre leader de groupe, Justine, mais également entre membres, vous vous appréciez mutuellement. Et si l'une d'entre vous part, l'organisation de votre groupe s'effondrera. Et bien ça, c'est donc la théorie de Freud.

Autrement, Moreland, confirme cette théorie, en 1987, et la renforce en exprimant le modèle de cohésion sociale. La cohésion sociale, c'est le fait que selon lui, plus les groupes sont cohésifs,

plus ils sont attirants. Et ainsi, d'avantage d'individus souhaitent rejoindre le groupe. Si on reprend le contexte dont on a parlé tout à l'heure, l'organisation du collège ; le groupe de « populaires » est bien souvent très soudé, il y a une très bonne entente entre ses membres, et surtout, ils n'hésitent pas à montrer cette forte cohésion. Et ainsi, la plupart des élèves du collège ont envie de les rejoindre.

Il y a quand même quelque chose que je comprends pas. Dans ma classe les membres du groupe d'amis scientifique, adorent mener des expériences scientifiques et ils sont très soudés, mais restent beaucoup dans leur coin. Ils ne vont pas trop vers les autres élèves. Mais ça n'empêche qu'ils ont un fort degré de cohésion. Mais pourtant, rares sont les autres personnes qui ont envie de les rejoindre. Peut-être que le fait qu'ils soient dans leur bulle bloque l'accessibilité pour les autres élèves, ou bien, il faudrait que le groupe se montre « plus », me dit-elle en mimant des guillemets. Mais du coup, ça veut dire que le fait qu'un groupe soit cohésif ne suffit pas pour donner envie à d'autres personnes de les rejoindre.

Tu n'as pas tort, il faut que le groupe puisse montrer aux autres qu'ils sont soudés. Car, peut-être, qu'un élève extérieur de ta classe n'arrive pas à deviner s'ils sont soudés ou non. Comme il ne laisse rien paraître, ça ne donne pas envie aux autres.

Entre temps, plongées dans notre discussion, nous nous sommes retrouvées à faire la queue de la cantine ensemble, et à manger ensemble. Le groupe dirigé par Justine nous regardait d'un œil interrogé, mais ça n'avait pas l'air de préoccuper Marie qui ne cessait de me poser des questions. De mon côté, je vivais le moment de la cantine, avec une fillette de primaire, et rien n'aurait pu être plus enrichissant, que de vivre ce moment comme elle. Autrement, confrontée les recherches que j'avais pu faire pour mon mémoire, directement avec la cible concernée me permettait d'en apprendre davantage.



LA PLACE QU'OCCLUDE
l'identité dans le groupe

J'ai donc une autre question, j'ai compris pourquoi les gens cherchent à rejoindre un groupe, mais sont-ils toujours eux même ? Fin, comment peuvent-ils être eux-mêmes, dans ces circonstances ? Qu'elle est leur place ?

J'ai eu le même raisonnement que toi, après avoir compris les groupes sociaux et le comment du pourquoi ils se formaient, je me suis interrogée sur la place du soi dans la société. Qu'elle était la place de l'individu dans le groupe. Qu'est-ce vraiment l'identité d'une personne dans ce contexte social ?

Car la définition de la société est : individus, vivant en groupe. Donc, nous avons compris les groupes, mais où se situe l'individu dans tout ça ?

C'est ça, exactement, et grâce à tes recherches, tu as réussi à obtenir une réponse ?

Oui, plus ou moins. Après, je pense qu'il n'y a pas de bonnes réponses. Pour moi, l'identité sociale c'est le soi au sein de l'économie sociale. Mais je vais te raconter, et peut-être que ton regard jeune apportera une réponse différente !

Allez, c'est parti !

Selon sa définition, l'identité, c'est ce qui fait la singularité d'une personne ou d'un groupe. Mais socialement, l'identité se définit par l'appartenance à un groupe. En 1968, le soi est défini comme « l'expérience de l'identité émergeant de l'interaction de la personne avec les choses, les parties du corps et les autres personnes » selon Sarbin et Allen.

Oula, là, j'avoue que je ne te suis plus.

Oui, pardon, c'est vrai que la notion du soi, c'est encore autre chose, une autre notion, met ça de côté, ce n'est pas tant utile pour pouvoir comprendre l'identité.

Cette dernière est donc construite au départ, à partir des interactions entre occupants de statuts complémentaires. C'est le rôle joué, qu'on appelle le rôle représenté, qui rend manifeste l'identité sociale de l'individu, formalisé en preneur de rôle, dit rôle-taker.

Pour te simplifier l'explication, l'image de soi-même se construit alors par rapport aux catégories sociales auxquelles on appartient. Notre groupe serait alors un peu, le reflet de notre identité.

Ou bien, à l'inverse, l'identité de chacun, sous l'influence de valeurs communes, forment le groupe.

Par exemple, mais je ne suis toujours pas sûre d'avoir compris. Toujours en reprenant l'exemple des membres du groupe des scientifiques, la majorité du groupe est passionné par la science, mais l'un d'entre eux est uniquement passionné par les plantes, comme il va quand même partager des activités avec son groupe, et qu'il participera aussi aux expériences mise en place par les autres. Par la suite, il se décrira lui-même comme passionné par la science, et spécialisé dans l'intérêt pour les plantes et non plus uniquement « passionné par les plantes ». C'est ça ?

C'est ça ! En 1965, Sarbin, Scheibe, et Krager expriment que c'est le rôle qui détermine le placement de soi et d'autrui dans un système social. En répondant aux questions ; qui suis-je ? Qui est-il ? Qui es-tu ? En effet, le modèle tridimensionnel du rôle permet d'établir l'identité sociale d'un individu, à savoir ;

Le statut, ou position dans la structure sociale, de l'individu. Par exemple son métier, s'il est musicien, ou bien étudiant, comme toi et moi. Il y également la valeur de l'individu, qui dépend de l'adéquation du rôle aux attentes, et qui est déterminé par un attribut associé exprimant un jugement de valeurs : bon ou mauvais. Et enfin, son implication, ou importance du rôle pour la personne visée et pour l'observateur, se manifeste par le degré de saillance du rôle, relatif au temps et à l'effort accaparé par ce rôle et par la force de constitution de la prise de rôle. Bon là, je reste très théorique,

mais pour te simplifier la chose, l'identité sociale d'une personne est définie par son statut, sa valeur, s'il remplit son rôle ou non, par rapport aux attentes et enfin son implication.

Hmm, je peux essayer avec mon maître d'histoire et de géographie ?

Oui, essaie, on verra s'ils avaient raison !

Alors, Christophe est professeur d'histoire et de géographie pour nous, les CM2 A, mais est le professeur tout court des CM2 B. Je pense qu'il est bon dans sa matière, ou du moins de mon point de vue. Enfin, mes parents disent qu'il enseigne bien l'histoire et la Géo. Après, quand ma maman en parle avec la maman de Nicolas, qui lui est en CM2 B, je comprends qu'il est seulement bon dans cette matière, et qu'il n'est pas très pédagogue avec sa classe ! J'ai de la chance. *Me dit-elle en ricanant.*

Et enfin, son implication ? Qu'en penses-tu ?

Il m'a l'air impliqué oui, mais encore une fois, dans sa matière... Pas sûr que Nicolas apprécie son année.

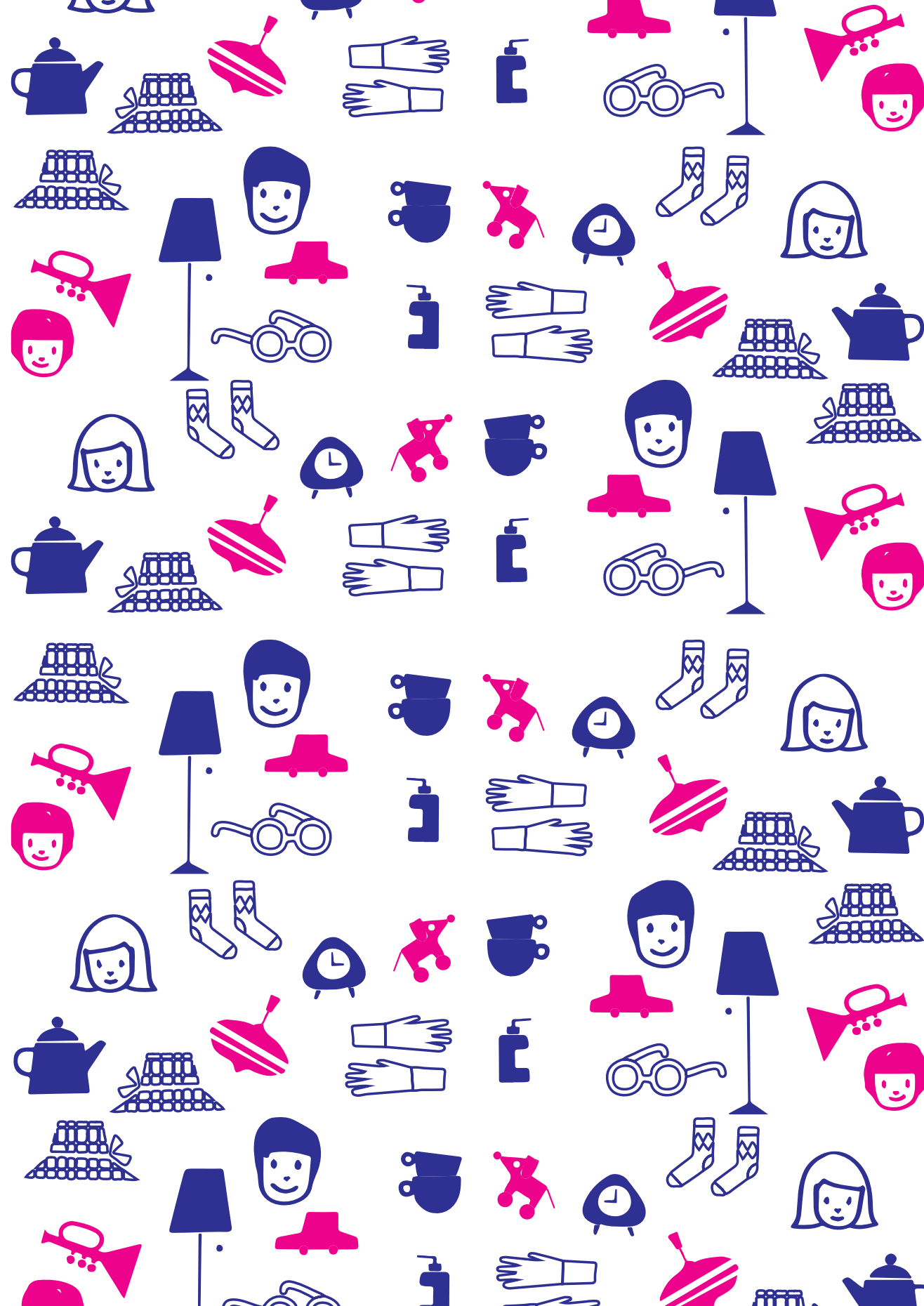
Et bien voilà, selon la logique, tu as réussi à déterminer son identité au sein de l'école ; c'est un bon professeur d'histoire-géographie.

Je trouve ça dommage que ce soit ça qui le caractérise, qui fasse son identité.

C'est vrai, après, rappelles toi que ce n'est que dans le contexte de l'école qu'il est défini comme ça. Peut-être que, hors de l'école, c'est un père, et qu'il s'implique vraiment dans l'éducation de ses enfants. Et donc, pas uniquement en histoire et géographie. Et que du point de vue de sa famille, il est peut-être perçu comme le père idéal !

Ah d'accord, je n'avais pas vu la chose comme ça, mais c'est vrai. Tu m'as dit que l'on appartenait à des groupes, donc j'imagine qu'au même titre que l'on appartient à plusieurs groupes, nous avons plusieurs identités sociales. Mais dis moi, dans tout ça, quel est le rapport avec la différence ? Tu m'as dit que tu travaillais sur la société, ce qui implique la notion d'individus, et pour le moment, tout me semble clair. Mais comment la différence se forme-t-elle alors ?

SE DÉFINIR SOCIALEMENT
de par la catégorisation sociale



Tu as raison, je n'ai pas encore parlé de la différence, mais je peux y venir. Je pensais que j'allais te perdre depuis bien longtemps dans mes explications, mais finalement non, je vais donc t'expliquer.

Il y a une autre possibilité pour se définir socialement, c'est la catégorisation sociale.

La catégorisation sociale est un processus qui permet d'organiser et de réduire la complexité du réel. Ces catégorisations nous sont indispensables pour faire face à la complexité de notre environnement social ; elles nous permettent de simplifier la réalité pour nous y adapter plus facilement. En effet, face aux bombardements d'informations auxquelles nous sommes confrontés quotidiennement, l'individu moyen ne peut s'en sortir qu'en catégorisant les choses. En rangeant alors les éléments auxquels il est confronté dans des catégories plus générales qui pourraient par la suite permettre de tirer des hypothèses : avoir des idées nouvelles sur ce que sont les éléments qu'ils contiennent. On catégorise les gens et les objets selon l'idée qu'ils posséderaient la même nature. Néanmoins, tu te doutes que si l'on place des étiquettes sur une personne, nous induisons notre perception.

Cela provoque ; l'effet primaire de la catégorisation l'un appelé l'effet inductif consistant à amplifier les traits caractéristiques d'un sujet par rapport à la catégorie à laquelle il appartient. Le second, que l'on nommera déductif, qui marque une tendance à attribuer à un sujet des traits de caractères, de comportement, qu'ils ne possèdent pas, mais qui appartiennent à sa catégorie.

Cela provoque aussi des effets appelés secondaires, premièrement une accentuation des différences entre éléments de différentes catégories, c'est ce que l'on appelle différence inter-catégorielle. Mais aussi, une accentuation des ressemblances entre éléments de la même catégorie, appelé la ressemblance intra-catégorielle. Ainsi, dans les effets secondaires de la catégorisation nous retrouvons des différences intra-catégorielles minimisées, et des différences intercatégorielles maximisées.

Pour te résumer, nous catégorisons inconsciemment, gymnastique d'esprit acquise par tous. Mais la catégorisation connaît des extrapolations, c'est l'effet primaire et secondaire. Ces dernières sont induites par notre capital culturel, propre à chacun.

Le capital culturel, c'est un concept sociologique introduit par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron qui désigne l'ensemble des ressources culturelles dont dispose un individu. Pour le moment, ton capital culturel n'est pas encore très vaste, car tu es jeune, mais il se développera avec le temps !

Bon alors, pour résumer ! L'effet primaire, j'ai bien compris ; c'est quasiment comme l'exemple que j'ai pu te donner vis à vis du groupe des scientifiques, ça c'est très clair !

Par contre, l'effet secondaire est un peu plus flou pour moi. En gros, on associe à des individus des traits de caractéristiques appartenant à leurs catégories, mais qui n'appartient pas à l'individu en soi. Cette association est alors uniquement basée sur leurs appartenances à leurs groupes. C'est ça ?

C'est exactement ça ! Tu vois en cours, un enfant qui est sage, qui a de bons résultats, en soit un bon élève. On va lui associer d'autres traits de caractéristiques qu'il n'a pas. Comme habituellement, les enfants sages ont tendance à lire, un professeur aura tendance à se dire que le bon élève dans sa classe, aime lire. Or, ce n'est pas forcément le cas, et rien ne lui prouve que cet élève aime ça. Mais il l'associe à la catégorie des bons élèves.

Et pour faire lien avec la différence, il faut que tu comprennes que ces processus d'identification cognitive impliquent des phénomènes de stéréotypie.

LE PHÉNOMÈNE
de stéréotypie



Qu'est-ce que c'est la stéréo... Un lien avec la musique ?

Non, rien à voir, la stéréotypie vient du mot stéréotype. Leyens, un psychologue, a défini, en 1983, les stéréotypes comme « des théories implicites que partagent l'ensemble des membres d'un groupe à propos de l'ensemble des membres d'un autre groupe, ou du sien propre. » C'est donc l'image qu'on attribue à une personne, bien souvent de par une caractéristique générale appartenant à son groupe de référence. Cette image peut être négative, positive, mais elle est souvent caricaturale. Par exemple, on a tendance à dire que les garçons écoutent moins les consignes et sont moins attentifs que les filles.

Ho, Catherine ma maîtresse de CM1 disait tout le temps ça !

Et bien, elle usait de stéréotypes. Mais rassures toi, ce n'est pas la seule. Toi et moi, pouvons inconsciemment reproduire cette erreur.

C'est ce qu'a voulu montré François Le Poulter, professeur de psychologie sociale, dans une expérimentation publiée en 1987. Cette expérimentation était présentée comme portant sur l'évaluation de la personnalité à travers la communication non-verbale. L'expérience commence par des étudiants qui regardent une séquence vidéo de cinq minutes dont le son a été coupé. Cette vidéo montre deux femmes ayant reçus pour consigne de converser sur un sujet quelconque. La scène filmée, a été choisie de telle sorte qu'elle puisse correspondre à trois situations différentes. À chaque début de situation, on plaçait des rôles différents aux deux femmes, par exemple, l'une était décrite comme cas social, et l'autre comme assistante sociale.

Après avoir regardé la vidéo, les sujets devaient remplir une grille comportant plusieurs traits de personnalités auxquels ils devaient y rattacher les femmes. Le test représente alors l'effet primaire de la catégorisation. Lorsque la personne est assistante sociale, les sujets la décrivent comme étant attentive, convaincante. Alors qu'en tant que cas social, les traits choisis la renvoient à une personne ayant

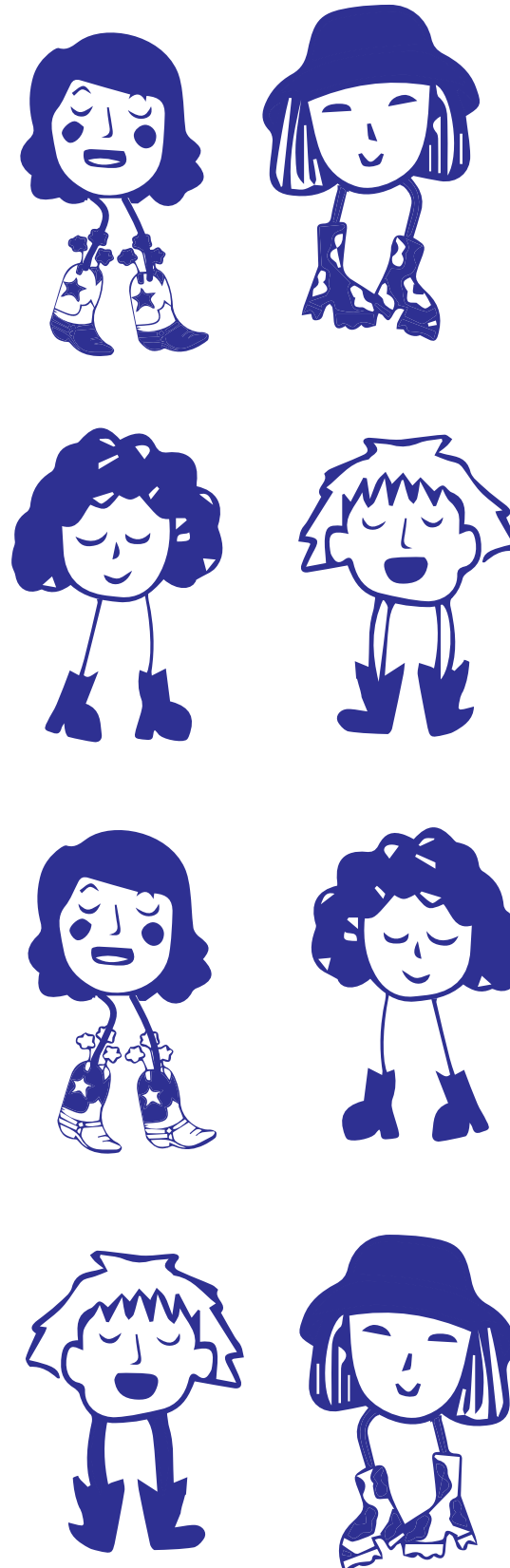
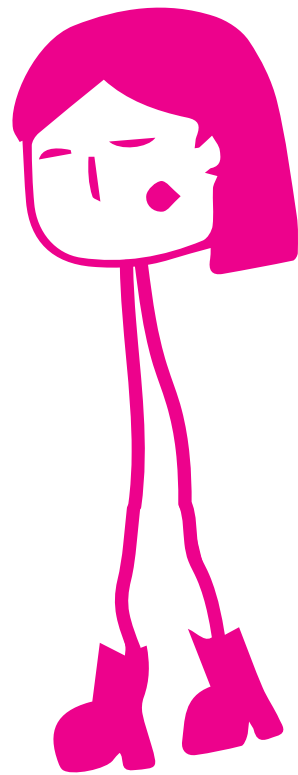
des problèmes : mal à l'aise, anxieuse, nerveuse. Et lorsque la situation était inversée, la femme décrite comme anxieuse, devenait attentive. Les caractéristiques choisies prouvent que l'on se fait une idée de la personne selon son appartenance à une catégorie.

C'est dingue ! Maintenant, que tu m'as expliqué tout ça, je ferais plus attention avant de tirer des conclusions.

C'est vrai que tu peux te méfier, car les stéréotypes sont perçus comme une réalité et non comme une croyance. Et des études sur les stéréotypes montrent qu'ils auraient une activation quasi-automatique chez les individus. Et qu'il s'agirait, en effet, de croyances apprises très tôt puisque certaines études tendent à montrer que vers 6, 8 ans, l'essentiel est acquis.

C'est donc trop tard pour moi ? Me dit-elle d'un air larmoyant.

Il n'y a rien de trop tard Marie, à toi de faire attention. Tu peux rigoler de certains stéréotypes, mais fais attention à ne pas tomber dans la discrimination !



LA DISCRIMINATION
& LE FAVORITISME

La discrimination ? Voilà autre chose ! Qu'est-ce que c'est ?

Lorsqu'un groupe se voit attribuer des stéréotypes envers lui, des conflits tendent à se manifester. L'individu aura alors tendance à favoriser son groupe d'appartenance et à discriminer l'autre.

Nombreux sont les exemples dans l'histoire, exprimant les conflits entre groupes, parfois, ce sont des conflits d'intérêts, par exemple avec des enjeux de ressources, de territoires... Et parfois, ce sont des conflits où des groupes ethniques s'affrontent, ou bien d'autres fois, c'est par rapports aux classes sociales tel que l'affrontement entre la classe bourgeoise et la noblesse lors de la Révolution française.

Plus banalement, la vie sociale est prétexte à des rivalités et à des compétitions entre groupes d'individus. Bagarre entre des écoles, compétitions sportives... Dans ces situations, son propre groupe est bien souvent connoté positivement et l'autre l'est négativement. Je pense que ça a dû déjà t'arriver à l'école, non ?

Et bien oui, c'est même assez fréquent. Le groupe de Théo se bagarre souvent avec le groupe de Matteo.

Mais ce que tu appelles de la discrimination, moi, j'appelle ça de la rivalité... Non ?

Dans une compétition, oui, on peut appeler ça de la rivalité, c'est le terme global qui exprime qu'il y a de la discrimination et du favoritisme émis de la part des deux équipes. Mais dans un autre contexte, ce n'est plus la même chose.

Ah oui ?

Oui. Pour te donner un exemple qui pourrait te parler un peu plus. Au Québec, une maîtresse d'école, a réalisé une expérience avec ses élèves de primaires. Donc, du même âge que toi. Elle a réadapté, pour sa classe, une expérience réalisée en 1971, par un psy-

chologue nommé Henri Tajfel, appelé le paradigme des groupes minimaux. Cette dernière essaie de prouver à sa classe, que la simple catégorisation dans un groupe, sans interaction ou contact préalable, suffit à produire des comportements discriminatoires à l'égard d'un autre groupe. La discrimination, c'est le fait de séparer un groupe humain des autres en le traitant plus mal. Je t'explique l'expérience : elle a affirmé à ses élèves que des études scientifiques prouvent que les enfants petites de tailles étaient généralement intelligents et créatifs, alors que les grands, eux, étaient maladroits et paresseux. Elle a donc évoqué des stéréotypes vis à vis de deux groupes. Elle a alors mesuré ses élèves l'un après l'autre, et les a divisés sur cette base. Le lendemain, elle a inversé les rôles.

Lorsque les petits étaient favorisés, ils avaient tendance à montrer des doigts les plus grands, ré-indiquer qu'ils étaient moins intelligents qu'eux et que c'était pour cela qu'ils ne pouvaient pas répondre correctement à l'exercice, en s'appuyant sur l'excuse, « c'est normal, ils sont grands ». Et les plus grands eux, commençant à se sentir rejeté, ont développés une certaine haine envers les plus petits, voyant qu'ils étaient naturellement plus avantagés.

Alors que, comme tu t'en doutes, ce n'est pas par ce qu'un élève est grand qu'il est moins intelligent. Et tel que nous en avons parlé tout à l'heure, si nous imaginions que les petits sont généralement moins intelligents, il ne faut pas en faire une généralité.

On peut alors constater que dans ce type de situation, on favorise son groupe et on discrimine l'autre.

Bon je comprends mieux, dans ce type de situation, ce n'est pas drôle, ça provoque des mises à l'écart. En fait, ils ont usé de la différence du groupe, induite par les stéréotypes, pour les traiter plus mal.

Un peu oui, néanmoins, il est intéressant de savoir qu'en 1969, un psychologue appelé Sherif a prouvé que ces conflits s'atténuent lorsque ces groupes doivent coopérer dans un but commun, et qu'ils participent conjointement à un projet supra-ordonné pour lequel la participation de tous est requise.

Ah oui, je vois, comme lorsqu'on doit s'entraider pendant une évaluation de sport... Les équipes, qu'elles que soient leurs groupes d'amis, se voient obligées de collaborer, afin d'obtenir une bonne note, et d'avant tout, de gagner la partie !

Dis-moi Marie, maintenant que je t'ai expliqué tout ça, comprends-tu quel est le lien entre les groupes sociaux et la provocation de la différence entre les individus ?

Oui ! On appartient à des groupes sociaux, mais lorsque l'individu cherche à se définir socialement, il prend conscience de son identité sociale ainsi que de la catégorie sociale à laquelle il appartient. Il prend alors conscience des stéréotypes qui sont attribués à son groupe, et donc par ce biais à lui-même. Cette perception provoque le conflit entre les groupes. Et chacun, essaie de défendre au mieux son groupe, pour se défendre soi-même, quitte à montrer les différences de l'autre en le discriminant.

On retrouve alors la différence à de multiples moments dans toute cette organisation sociale. Lorsque l'individu s'adapte à son groupe d'appartenance pour y conserver sa place, où il cherche à effacer sa différence avec les autres individus. Mais également, à l'inverse, lorsque ce dernier cherche à se différencier de son groupe d'appartenance, pour rejoindre le groupe de référence qu'il vise, au moment de sa socialisation anticipatrice. La différence se retrouve également à travers le processus de catégorisation, mais aussi lorsqu'on aborde la perception stéréotypée, qui découle sur la notion de discrimination. Cette dernière, qui révèle d'avantage les différences entre individus.

Mais alors, si je comprends bien l'école, c'est un petit système social ? Bien sûr, à une échelle inférieure que celle de la société tout entière. Mais, des groupes y sont établis, groupes dans lesquels chacun défend et partage ses normes et ses valeurs. Des stéréotypes se créaient, par

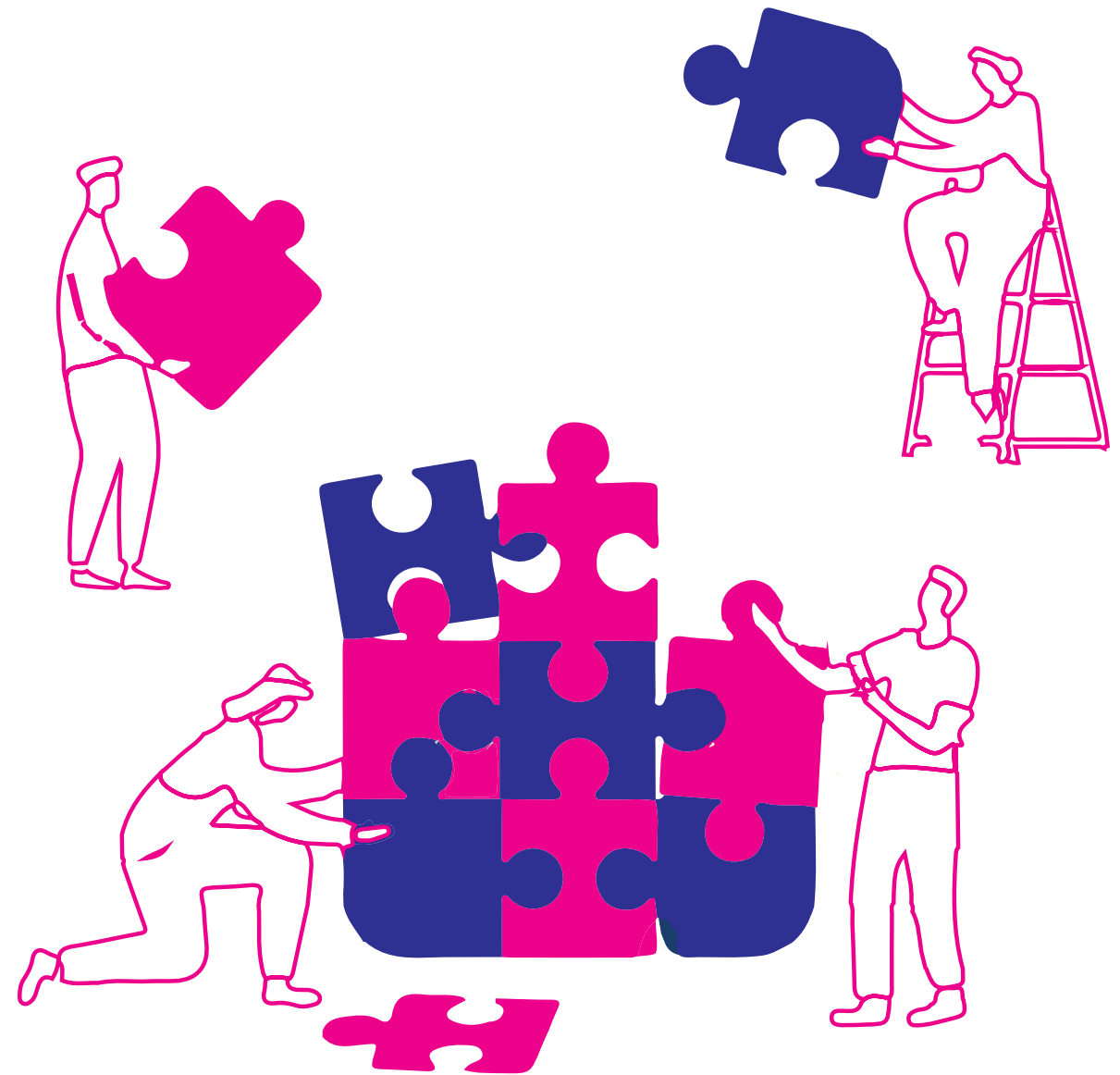
exemple en disant que le groupe de Justine est un groupe de pestes, alors que moi, individuellement parlant, je ne suis pas méchante avec les autres. Et enfin, il n'est pas rare qu'on fasse preuve de discrimination envers certaines personnes. Par exemple, l'enfant qui mange seul à la cantine est mis à l'écart, car il est considéré comme ennuyeux, suite au fait qu'il ait présenté en classe, un livre, comme objet préféré. Sous-entendu, les personnes qui lisent des livres sont ennuyeux, alors que lui, il ne l'est peut-être pas !

C'est ça, tu as compris. Après, il ne faut pas non plus voir les choses de manière pessimiste. Appartenir à un groupe, c'est aussi se sentir moins seul, se créer des relations d'amitié, pouvoir s'entraider et aussi répondre plus facilement à un problème.

De rien Marie, ce fut un plaisir partagé. Parler de ça avec toi m'a permis d'appréhender une réalité. J'ai moi aussi été, quelque part, surprise de comprendre que ces grandes structures de la société sont aussi apprivoisées par les enfants.

Marie semblait pensive, et j'ai senti qu'elle avait besoin de prendre un peu de temps pour digérer et assimiler notre conversation. Ce n'est pas forcément un sujet simple à appréhender pour une enfant de 10 ans. La sonnerie de l'école fût d'une parfaite synchronisation.

Nous arrivions, en effet, à terme de notre conversation. Nous nous sommes alors séparées, moi allant poursuivre mon enquête de terrain. Et Marie, de son côté, est partie rejoindre son groupe d'amies.



La construction
D'UNE NORME

Presque une semaine s'est écoulée depuis ma première étude de terrain. J'y retourne aujourd'hui afin d'approfondir ma recherche. La matinée se déroule comme prévu, et afin de poursuivre mon observation, j'ai choisi de manger de nouveau à la cantine. Je rangeais mes affaires, lorsqu'une dame du personnel vient vers moi pour me dire que je suis attendue par une élève.

Je pense instinctivement à Marie, mais je m'interroge du pourquoi elle souhaite me voir. Lorsque je franchis la porte, je reconnais sa petite tête blonde qui me sourit.

Bonjour Marie, que fais-tu là, on m'a dit que tu as demandé à me voir ?

Salut Doriane ! Je suis contente de te trouver ici, je savais que tu revenais, mais j'avais peur que tu ne manges pas là ce midi. Tu penses que nous pourrions manger, de nouveau, ensemble ? J'ai plein de nouvelles questions à te poser ! Peut-être que tu ne pourras pas y répondre, mais je tente ma chance.

Écoutes, bien sûr, c'est un plaisir de discuter avec toi. Cela me permettra de faire une bonne coupure de sujet.

En fait, suite à notre conversation de la semaine dernière, j'ai décidé d'aller parler à mon frère. Notre discussion m'a permis de comprendre beaucoup de choses, mais j'avoue que cela a révélé en moi la peur de m'éloigner de mon frère. J'ai donc pris le temps de discuter avec lui, afin de lui faire part de ce que j'avais compris. Je lui alors expliqué que je pense que lui et moi ne sommes pas si différents l'un de l'autre, et que ce qu'il traverse aujourd'hui, je le traverserai peut-être plus tard. Et que, même si nous avons cinq ans de différence, il pourrait sûrement se confier à moi sur ce qu'il traverse.

Tu as eu raison, en plus, tu me sembles mature pour ton âge. Je pense que ton frère peut le ressentir aussi.

Et bien du coup, il a accepté. Et finalement, nous avons discuté des heures entières. Il m'a parlé de ses envies,

mais aussi de ses complexes. Complexes, qui sont, selon lui créés par la société. Cette discussion m'a laissé à réfléchir, et beaucoup de nouvelles questions ont émergées en moi

Je comprends, et ça me fait plaisir que tu reviennes vers moi, pour avoir des réponses à tes questions. Après saches que je ne suis pas sociologue, je ne connais pas tout sur tout. J'ai simplement beaucoup lu, des livres, des articles, regardé des expériences, écouté des témoignages. Mais ma principale source est un livre sur la psychologie sociale, traitant de l'individu et du groupe. Il regroupe un grand nombre de théories et de processus, mais ce dernier date de 1997.

Oui, mais rassure-toi, en parler avec moi, pourra peut-être te permettre de confronter ça à l'actuel ! Ou du moins, c'est ce que j'espère.

D'accord, ce que je te propose alors, c'est de suivre le chemin du self, prendre notre repas, et en discuter à table

Pas de soucis ! Tu vas prendre quoi comme plat toi ?

[...]

Nous avons alors pris nos plats, et nous nous sommes installées sur une petite table de deux. L'une en face de l'autre.

Marie avait l'air de reformuler sa question avant d'ouvrir la bouche, puis elle débuta.

Alors... Quand j'ai expliqué à Maxime le pourquoi, selon moi, il prenait ses distances avec nous, il m'a dit que ce n'était pas si simple que ça. Certes, oui, il souhaitait prendre ses distances vis à vis de nos parents afin de construire sa propre identité, mais que malgré lui, il se sentait obligé de devoir répondre à des obligations de son âge. Il m'a dit qu'il veut faire comme ses copains, car il n'a pas envie d'être perçu comme quelqu'un de différent. Il se doit alors, de répondre à des codes, notamment esthétiques, des codes vestimentaires, des codes physiques, corporels... etc, afin de conserver sa place au sein de son groupe d'amis. Codes, que nos parents n'ont, selon lui, pas conscience. Il m'a ensuite dit que nos parents

à leur époque, se devaient certainement aussi, de répondre à des codes, mais que ce ne sont plus les mêmes. Et que sa génération, impose des codes de plus en plus perfectibles, mais aussi que ces derniers changent très régulièrement. Que l'influence des réseaux sociaux y est pour quelque chose. Nos parents ne disposant pas d'Internet à notre âge, les codes se transmettaient plutôt par les magazines, ou bien par bouches à oreille. Ainsi, chez eux, les modes prenaient plus de temps à se transmettre qu'à notre époque. Et que selon lui, quand j'aurais son âge, les choses iront encore plus vite pour moi. Qu'en penses-tu ?

Je pense que ton frère à raison. La semaine dernière, je t'avais évoqué que les individus font partie de groupes, et qu'au sein de chaque groupe, nous retrouvons des valeurs et des normes à intégrer, afin de maintenir notre place dans le groupe. C'est ce que ton frère appelle les codes. Mais tu sais, les normes, surtout dans un petit groupe sont déterminées par l'interaction de tous les membres. Le sujet, ici ton frère, est donc à la fois cible, et source d'influence dans le processus de normalisation.

Mais qu'est-ce que c'est que la normalisation, et surtout, c'est quoi une norme, réellement ?

Alors, la norme, c'est un mot qui vient du latin, qui veut dire règle. Tu vois, c'est quelque chose de droit, de rigide, à laquelle il faut se référer pour rester aligné avec les autres. Certaines normes, dites normes juridiques, sont définies par des textes de loi ou des règlements.

Comme le règlement intérieur du collège. Pas le droit de venir en tong, de mâcher du chewing-gum, de discuter en classe...Blablaba me dit-elle en levant les yeux au ciel.

C'est ça, l'exemple est idéal, et le respect de ces normes fait l'objet d'un contrôle qui institue des sanctions, positive si la norme est respectée comme une approbation, des sourires, une récompense, etc... Mais également des sanctions négatives en cas de non-res-

pect, donnant lieu à des sanctions, délimitées et prévues par la loi et les règlements.

Ah oui comme maman, lorsqu'elle grille le feu pour me déposer à l'école à l'heure, bien souvent, je l'entends râler dans la semaine, car elle a eu une amende ! Je me moque alors d'elle, bah oui, il ne faut pas faire ça ! Si le feu est rouge, ça veut dire non, c'est logique ! Et papa me complète, et lui dit que c'est comme le « carton rouge » sur un terrain de football. Papa adore le foot, alors il sait bien que la transgression d'une règle est souvent indiquée par la couleur rouge. Après, entre nous, il a plus d'amende que maman, mais ça, c'est par ce qu'il se gare n'importe comment. En classe, c'est pareil, on a une charte, et dès qu'on fait une bêtise, ou qu'on ne respecte pas le règlement, on a une gommette rouge sur notre charte, ou un bonhomme en colère. Ma maîtresse de l'année dernière nous mettait un bonhomme énervé rouge à chaque bêtise.

Comme tu viens de me le citer, ce type de contrôle est effectué par des institutions que la société charge de cette mission. Comme la police, ta maîtresse, des arbitres pendant les matches... Et la liste est longue.

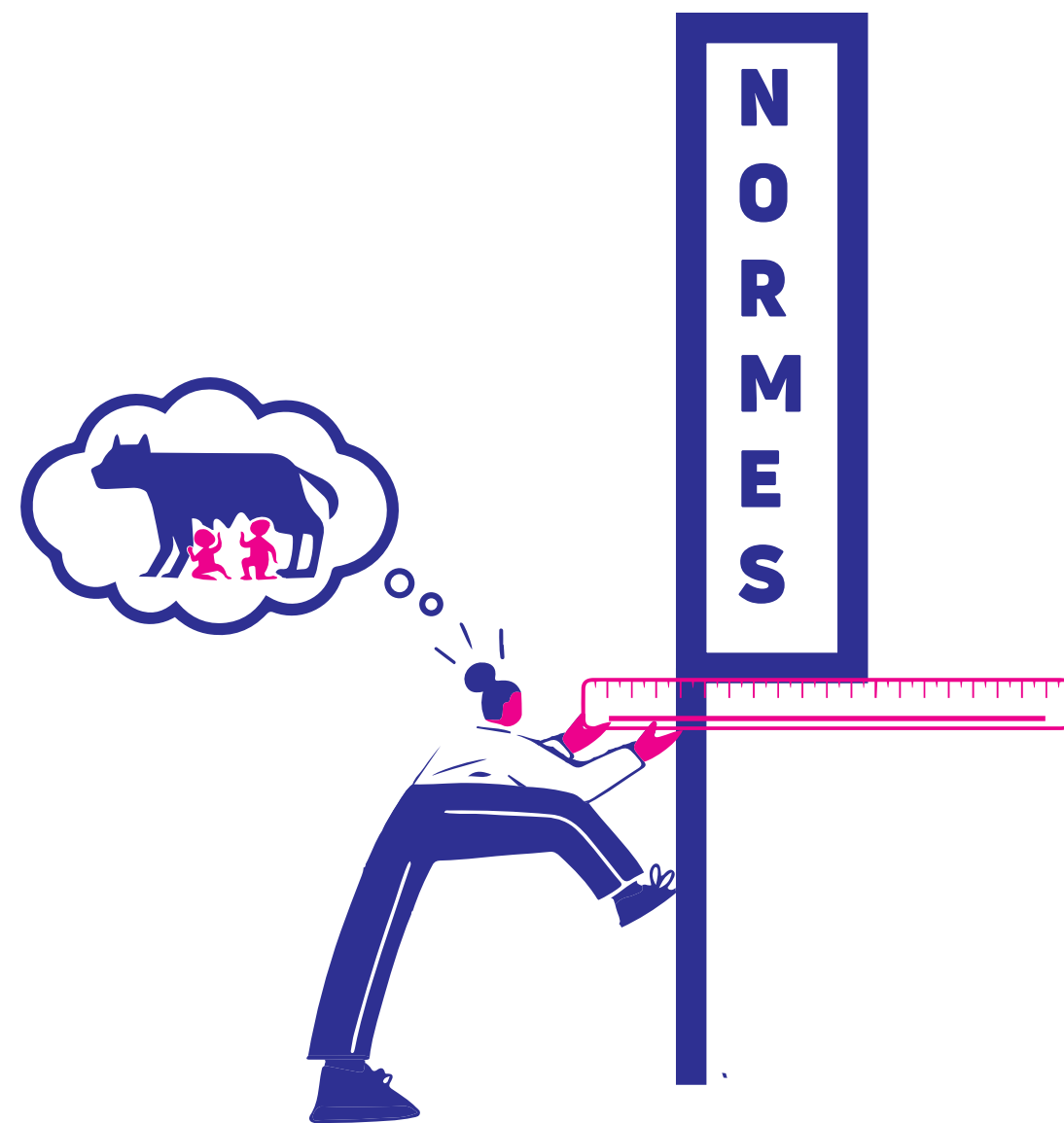
Oh oui, la liste est longue, et bizarrement, elle est bien plus longue que les personnes engagées pour donner des sanctions positives. Je ne savais même pas qu'une sanction pouvait être positive.

Et bien si, tu me parlais du foot tout à l'heure. Lors d'une compétition, l'entraîneur remet une médaille aux trois gagnants non ? Tu vois, son rôle est ambivalent : il est tout autant qualifié pour desservir des sanctions positives que négatives.

C'est vrai, même en classe, si nous avons une bonne note, la maîtresse nous tamponne un visage vert et heureux sur notre copie. Mais, lorsqu'on lit le règlement intérieur, les règles sont bien souvent plus négatives que positives.

Les moments positifs de ma journée de cours, sont souvent là grâce à mes copains copines. Ce sont toujours eux qui me félicitent pour telle ou telle chose. C'est eux aussi qui me font des compliments... Ou bien, mes parents, ou Maxime. Mais très rarement la directrice.

LA NORME
dite SOCIALE



Ce que tu me décris là est une norme, mais différente que la première dont nous venons de discuter. Ces normes, s'appellent les normes sociales elles sont plus informelles et sont mises en place par les habitudes et les coutumes entre les membres de la société, ou bien, à plus petite échelle, de ton groupe d'appartenance.

De la part des membres de ma famille, de mes amis.

Voilà ! Mais à l'inverse de ce que tu me dis, ces normes ne sont pas uniquement positives. Il y a aussi des sanctions, mais elles ne sont pas déterminées par des institutions, commune à tous.

Non, elles se créaient à l'intérieur du groupe. Par exemple, si le matin, je vais en cours sans avoir plié mon pyjama, et fait mon lit et bien mes parents me grondent. Aussi, je n'ai pas le droit de quitter la table sans avoir demandé, puis débarrassé mon assiette et enfin rangé ma chaise. Si je ne le fais pas, mon père me demande de revenir afin que je le fasse. Et si cela se reproduit plusieurs fois, j'ai une punition. Comme être privée de jouer à la Nintendo durant la soirée. Mais j'ai pu remarquer, en parlant avec mes amis de classe, que tous n'ont pas les mêmes règles à la maison. Lucie m'a dit l'autre jour qu'elle n'a pas besoin de faire son lit avant de partir en cours, mais que c'est sa mère qui le fait. Ce qui me permet alors de comprendre que les normes sociales sont propres au groupe auquel on appartient.

C'est exactement ça !

Mais, avec du recul, ça, tu me l'as déjà dit lorsqu'on parlait des groupes sociaux. Mais la question qui hantait mon frère, qui lui, n'accepte plus les normes édifier par mes parents, est : comment se sont créées ces normes internes à la famille ? Sur quoi se basent mes parents ? En soi, pour moi, à la maison, nous sommes censés être le plus tranquille possible. Je trouve ça dommage que des règles, inventées par mes parents nous gâchent un peu la vie, mais qui créaient aussi des disputes entre mes parents et Maxime.

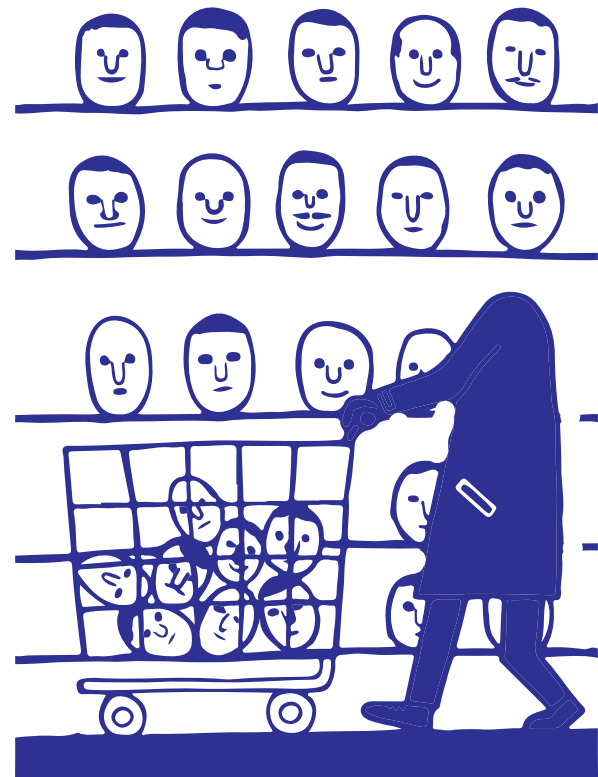
En fait, une norme, est définie comme un processus graduel de convergence des opinions et des comportements de la part des membres du groupe, aboutissant à une création d'un modèle commun. Les normes, ont été mises en place par les personnes appartenant au groupe. Par exemple, tes parents, ils se sont mis d'accord sur l'établissement de ces règles, afin qu'une organisation règne dans votre maison. Car vois-tu, s'il n'y a pas de règles, tout le monde ferait ce qu'il veut ! Et, d'un côté, c'est bien, de l'autre ça peut vite devenir un grand désordre. Tu vois, tu m'as parlé de ton amie Lucie, qui n'a pas à faire son lit avant de partir en cours, car c'est sa mère qui le fait. Mais peut-être que la mère de Lucie est fatiguée de faire le lit de tous, tous les matins. Les normes sont donc là pour faciliter la vie de tous, mais aussi pour vous apprendre à être autonome. Cela fait partie de l'éducation que te donnent tes parents. Tu comprends ? Cette éducation te permettra également de mieux t'incorporer dans la société, lorsque tu deviendras adulte.

Et que se passe-t-il pour celles et ceux qui n'ont pas reçu une éducation leur permettant de bien s'inscrire dans la vie adulte, dans la société ?

Et bien, il y a des individus, qui, en société, s'écartent de la norme, est ainsi, ils sont souvent considérés comme anormal, et même parfois, déviant. On appelle ces individus, des anti-conformistes, car il ne se conforme pas aux modèles édictés par la majorité. L'anticonformiste refuse donc d'être celui ou celle qu'il convient d'être. Après, cela n'est pas forcément lié à l'éducation dont il a bénéficié. Parfois, c'est l'individu qui souhaite faire un pas de côté face à ce système qui ne lui correspond pas. Et donc, dans le cas du non-respect d'une norme sociale, le contrôle social étant informel, il est exercé par ceux qui sont témoins de la transgression de la norme, comme tu l'as dit pour ta famille, qui du coup, établie elle-même la punition. C'est aussi le cas en dehors de ton groupe primaire. Par exemple, de la part de ta bande d'amis ou bien des voyageurs d'une rame de métro. Souvent, la sanction prend la forme de comportements de réprobation, de protestations, de moqueries, de manifestations de mépris ou d'exclusion du groupe. Cela fait partie de notre société et ce contrôle social informel est, en réalité, perma-

nent et continu, et il s'insère dans les interactions sociales de la vie quotidienne.

Ces normes, ma mère les appelle du savoir-vivre. Savoir-vivre avec les autres, et ainsi comme tu le dis en respectant des normes. Mais du coup, j'ai bien compris pourquoi il y en a, mais nous nous sommes égarées, comment se forment les normes sociales ?



Le processus
DE NORMALISATION

Comment se construisent-elles ? Et bien, il y a deux théories. La première, est celle de Shérif, qu'il mettra au point durant trois ans, de 1935 à 1965. Selon lui, la normalisation serait un processus intrapsychique, où les réponses d'autrui seraient des sources d'information concernant l'objet à évaluer. Suite à une expérience, Shérif exprime qu'une norme se met plus facilement en place lorsque les sujets sont dans un cadre d'incertitude. Si aucun cadre de référence n'est placé, ces derniers seront conduits à appuyer leurs évaluations sur toutes les informations dont ils disposent, et donc sur les évaluations d'autrui.

Pour te donner un exemple, au tout début de la pandémie du Covid-19, les individus ne savaient pas s'ils devaient porter un masque pour se protéger du virus. Celui-ci étant nouveau, aucune règle n'était instaurée. Et je me souviens, que lorsque je sortais de chez moi, je voyais la majorité des personnes autour de moi, se couvrir la bouche et le nez avec ce qu'ils avaient sous la main, écharpes, colle roulés... etc, dans une mesure de prévention. N'ayant aucune autre référence que la réaction des individus, j'ai fait de même. J'ai construit ma propre évaluation, sur celle des autres. Par la suite, beaucoup ont commencé à fabriquer des masques eux-mêmes, puis ils ont commencé à être distribués par les mairies. C'est alors devenu la norme de mettre un masque pour se protéger du virus. Et ça, avant même que les recommandations gouvernementales nous obligent à en mettre un.

Ou bien, nous parlions de tes parents tout à l'heure, je pense qu'ils ont basé les règles de la maison, de par l'éducation qu'ils ont eue de la part de leurs propres parents, mais aussi de par l'éducation des autres parents de leur entourage. Par exemple, si tu as des oncles et tantes, et qu'ils ont des enfants. Tes parents, en les voyant faire, ont intériorisé tout cela et le reproduit à leur manière.

Mais cela veut dire que je reçois la même éducation que mes parents ont reçue, et du coup, de leurs parents avant eux ?
Le schéma se répète...

Oui, c'est bien souvent pour cela qu'on peut facilement qualifier un enfant de « bien éduqué ou non », car bien souvent les règles de ta maison sont bien similaires avec celle du copain ou de la

copine. Après, chaque parent fait à sa manière, d'après sa propre expérience. Par exemple, le fait d'appeler ses parents « père et mère », n'est plus d'actualité. On préférera conserver uniquement le prénom familial : « papa et maman ». Mais également, la violence envers un enfant en tant que punition n'est plus légal. À mon âge, il était toléré de recevoir une fessée, mais étant donné que certains parents dépassaient les limites de la violence, ce fût interdit. Comme tu peux le comprendre, les normes sont mouvantes au fil des années, donc tu ne reçois plus exactement la même éducation que tes parents l'ont reçue.

Marie semblait rassurée de savoir qu'il n'est plus possible qu'elle reçoive des fessées de la part de ses parents, mais également que l'éducation qu'elle recevait lui permettrait de ne pas être « anormale » lorsqu'elle rejoindra la société en tant qu'adulte.

Son visage candide, orné d'un léger sourire, trahissait sa pensée.

Et la seconde théorie alors ? Car la première me semble très probable et je suis curieuse de m'en imaginer une autre !

La seconde a été établie en 1962 par Allport et appuyée par Moscovici en 1985. Selon eux, la normalisation serait un processus d'évitement de conflit, où chaque membre ferait évoluer son opinion en réalisant des concessions équivalentes et réciproques. Le but des sujets serait donc de dissiper le conflit, tout en arrivant à une décision commune. Ainsi, les sujets réduiraient, par le biais de concessions, l'écart entre les estimations équivalentes et réciproques. Un autre exemple de la vie de tous les jours ; tu connais le jeu du UNO ?

Bien sûr, j'y joue souvent d'ailleurs, mais personne n'a les mêmes règles du jeu.

Exactement, il est rare que les individus y jouent de la même manière. Pourtant, pour jouer à un jeu, il faut des règles fixes, chacun ne peut pas jouer tel qu'il l'entend. Et bien souvent, une partie d'UNO, se déroule toujours bien, mais il y a toujours un moment, où les joueurs se mettent d'accord sur les règles du jeu. Durant ce moment, chacun émet les règles qu'il connaît, mais chacun fait

évoluer son opinion, par le biais de concessions, afin d'éviter qu'un conflit se forme, et que le jeu puisse bien se dérouler.

Donc, ensemble, ils normalisent le jeu.

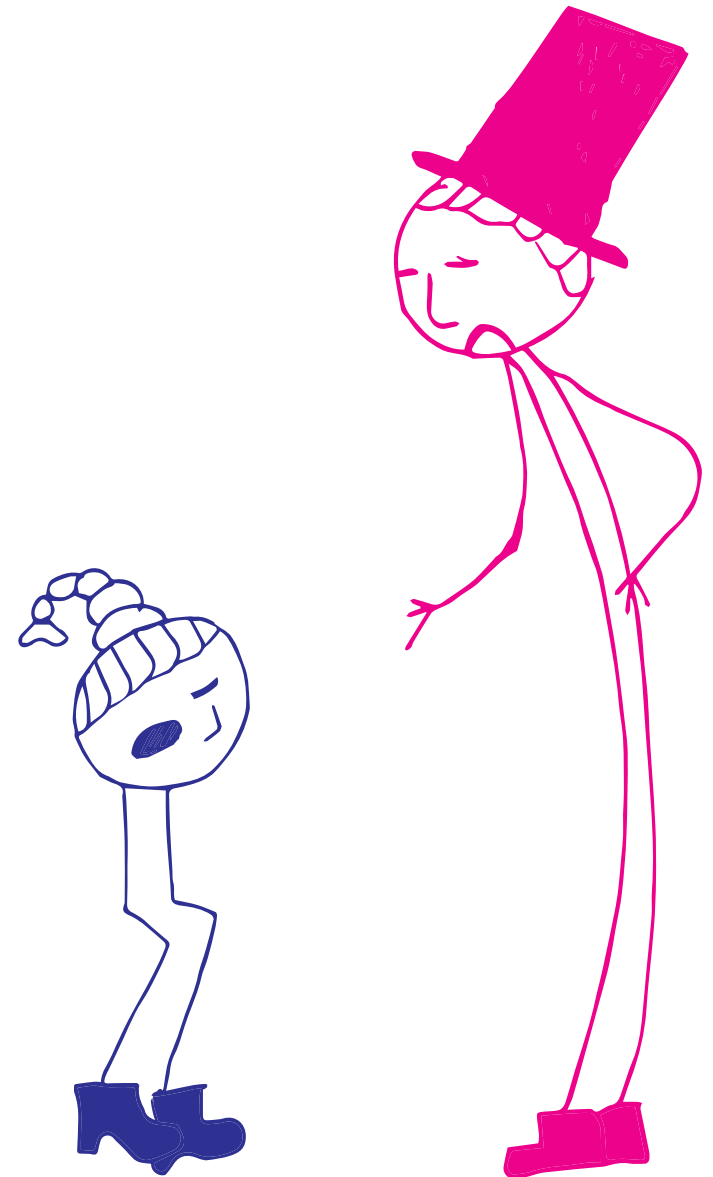
Voilà, c'est un peu ça. Mais si l'on quitte l'univers du jeu, et qu'on remet ça dans un contexte social, il y a trois conditions nécessaires pour qu'une norme puisse être formée. Il faut, comme tu l'as compris, que les membres du groupe fassent des concessions à part égale. Mais également que chacun soit faiblement attaché à son opinion. Si, parmi eux, un individu estime trop son opinion, il va insister et risque de créer le conflit. Enfin, et c'est surtout, cette dernière condition se rattache à un contexte social, il faut que les membres du groupe aient des statuts égaux.

C'est-à-dire ? Il faut que les membres appartiennent à la même classe sociale ?

Exactement, en 1969 Lemaine, Desportes et Louarn, expliquent que dans le processus de normalisation, les relations hiérarchiques et amicales ont un impact dans la construction d'une norme. Si, dans un groupe tous les sujets n'appartiennent pas à la même classe sociale, l'impact normatif diminuera, lorsqu'ils comprendront qu'ils appartiennent à un groupe social différent. Également, il faut savoir que la normalisation, aura tendance à se faire vers les membres de hauts statuts. On appelle ça les relations intergroupe.

C'est comme si Maxime et moi pouvions réfléchir avec nos parents à l'établissement des règles de la maison. C'est sûr que mes parents l'emporteront, surtout que c'est principalement nous qui allons subir ces normes. J'ai un autre exemple, peut-être mieux, lorsque la maîtresse nous conseille de faire un exercice de telle manière, nous avons conscience qu'elle est légitime de nous le conseiller, car elle a plus de connaissances que nous sur le sujet.

LA SOUMISSION
à l'autorité



Tout à fait ! Après, il faut faire attention à ne pas trop se soumettre à l'opinion des personnes autour de toi, même si tu les estimes légitime de le faire. Ici, le fait que ce soit ta professeure, et qu'elle te donne des conseils à l'école, cela reste normal, étant donné que tu es dans un cadre d'apprentissage et qu'elle est qualifiée pour.

Mais, si une personne me donne un ordre et qu'elle est qualifiée pour, je dois m'exécuter, non ? Un peu comme pour mes parents...

Oui et non, il faut que tu prennes du recul avant. Le fait de ne pas prendre le recul nécessaire, et d'exécuter l'ordre sans se sentir responsable de ses actes, s'appelle la soumission à l'autorité. Seulement si tu estimes que l'ordre n'implique pas ta conscience morale. Il faut que tu gardes en tête que tu es la seule responsable de tes actes, que ce n'est pas par ce qu'une personne qui te semble légitime, te donne un ordre, que l'ordre est justifié. Il ne faut pas que te soumettes pleinement à l'autorité d'autrui sans réfléchir. Par exemple, si quelqu'un que tu estimes supérieur à toi te donne un ordre, mais que ce dernier te semble dangereux, ou méchant, rien ne t'oblige à le faire.

Donc si mes parents me donnent un ordre, que je l'estime bon ou mauvais, peu importe, c'est se soumettre à leur autorité ?

Oui, c'est ça, la soumission à l'autorité s'applique uniquement si celle-ci implique une pression explicite de la part de la source d'influence, ou bien l'existence de la dissymétrie de statut et de pouvoir à l'avantage de la source d'influence. Comme ici tes parents, ayant un statut plus élevé que le tien. On ne peut pas vraiment parler de statut dans le cadre de ta famille, mais en tout cas, de par leur âge et du fait que ce soit tes parents, oui, ils ont « l'avantage » sur toi.

J'avoue que j'ai du mal à comprendre la problématique face à ce sujet. Si je me résous à me soumettre à l'autorité de ma professeure, c'est pour que je puisse mieux réussir les exercices, afin de progresser et de passer en 6ème. À l'inverse, dans ma classe, ceux qui n'ont pas envie de s'y soumettre, se retrouvent en péril pour passer dans la classe

supérieure. Pour moi, il ne faut pas s'obstiner à tenir tête, il y a quelque chose de bon dans la soumission à l'autorité.

En fait, tu as raison, tout dépend le sujet. Tel que tu le dis, les choses que tu travailles en classe, n'ont aucun impact moral. Cela reste théorique, des mathématiques, du français, uniquement dans le cadre de l'instruction. Je vais te parler d'une expérience, qui a eu lieu en 1974, réalisée par Millgram, un psychologue américain. Son but était d'éprouver scientifiquement l'idée préconçue selon laquelle les Allemands, lors de la Seconde Guerre mondiale, avaient obéi à des ordres, pouvant aller jusqu'à la torture et l'assassinat, simplement parce qu'ils avaient une tendance naturelle à obéir aveuglément aux figures d'autorité.

J'ai étudié la Seconde Guerre mondiale en début d'année, du coup je comprends parfaitement pourquoi Millgram a souhaité mener l'expérience.

Il parvint alors, grâce à celle-ci, à remettre en question cette idée naïve et révéla, par l'épreuve des faits que contrairement aux a priori, l'obéissance n'était pas un fait culturellement spécifique ou lié à une quelconque pathologie. De 1960 à 1963, il mena alors l'expérience dix-huit fois, avec des facteurs changeant, afin d'être le plus exact possible sur ce qui pousse un individu à se plier à un ordre. Dans la première étude, 40 volontaires âgés de 20 à 50 ans ont été recrutés pour prendre part à une étude présentée comme une investigation scientifique sur la mémoire et l'apprentissage. À leur arrivée au laboratoire, ceux-ci rencontraient deux personnes : un expérimentateur de 31 ans revêtu d'une blouse grise et une autre personne âgée de 47 ans, en réalité, il s'agissait d'un acteur, avec lequel ils participaient à un tirage au sort truqué afin de déterminer qui allait endosser le rôle de l'enseignant et de l'élève. Les participants jouaient toujours le rôle de l'enseignant. La tâche de ce dernier était d'enseigner des associations de mots à l'élève. À chaque erreur de l'élève, une décharge électrique devait être administrée, par le sujet professeur, au moyen d'un générateur de chocs allant jusqu'à 450 volts. Il y avait des indications écrites spécifiant le niveau d'intensité du choc électrique, allant de « léger choc », à « danger, choc sévère », pour terminer par plusieurs boutons marqués « XXX », indiquant la probable mort de l'élève. On ex-

pliquait aux participants comment fonctionnait le générateur de chocs, puis ils recevaient eux-mêmes une décharge de 45 volts afin de se représenter l'effet produit par un choc. Durant l'expérience, lorsque l'enseignant se tournait vers l'expérimentateur pour savoir ce qu'il devait faire ou pour manifester sa réticence à poursuivre, on lui répondait de manière standardisée et on l'incitait à poursuivre, sous le prétexte que c'était une investigation scientifique. Et cet argument joue énormément. En effet, la science s'impose aujourd'hui comme la première autorité culturelle dans le monde anglo-européen. À travers ces multiples expériences, une moyenne se dessine. 65 % des individus poussent le sujet jusqu'à sa mort, c'est-à-dire au voltage le plus fort. Et ce, même lorsqu'au précédent voltage le sujet ne faisait plus de bruit, alors qu'aux précédentes questions, l'élève hurlait, demandait d'arrêter l'expérience dès lors qu'on lui appliquait une décharge.

Pourquoi l'expérimentateur n'a pas proposé aux sujets d'administrer à « l'élève », le voltage le plus fort dès le début ? Cela aurait permis à Milgram d'obtenir directement sa réponse, et comprendre si les sujets seraient capable de tuer, au delà de l'expérience.

Et bien il l'a réalisé de telle manière dans l'une de ces expériences et presque aucun sujet n'est allé jusqu'à administrer la décharge mortelle. Il en déduit alors que le caractère graduel de la séquence des chocs contribuait aussi à intensifier l'obéissance. Invoquant la théorie de la dissonance cognitive, des chercheurs ont suggéré que les participants subissaient un phénomène d'engrenage : il était difficile pour eux de stopper l'expérience une fois commencée, car y mettre fin aurait été un désaveu de leur conduite antérieure. Les résultats de Milgram ont été répliqués à maintes reprises et nous forcent à admettre que, pour peu que certaines conditions soient réunies, nous sommes tous disposés à nous montrer obéissants... Surtout lorsqu'il s'agit des autorités auxquelles nous apprenons à reconnaître leur légitimité : les professeurs, les parents, le médecin, etc.

Mais, depuis les mentalités ont évoluées, on remet systématiquement les choses en causes, je ne suis pas sûr que cette expérience soit toujours d'actualité.

Au contraire, détrompe toi! L'expérience a été remise au goût du jour, exécutée sous la forme d'une émission télévisée, appelée la zone extrême. Publiée sur France 4, en 2010, le principe était le même, à la différence que l'individu-acteur, celui qui devait recevoir les décharges, était dans une cabine capitonnée. Donc les individus participant ne pouvaient le voir souffrir. Ce qui, comme tu t'en doutes, permet de fuir la réalité et de se dire qu'il n'a pas vraiment mal. Autre différence, les individus n'étaient pas invités sous le prétexte d'une investigation scientifique sur la mémoire et l'apprentissage, mais dans le but de gagner un million d'euro. Autant pour l'élève, qui se devaient d'apprendre les bonnes réponses, situé dans la cabine capitonnée, que pour le professeur, celui qui administrait les chocs pour chaque mauvaise réponse. La présentatrice ne manquait pas de convaincre le sujet, à la moindre preuve de réticence. Elle lui répétait alors des phrases standardisée tel que « ne vous laissez pas impressionner », « Continuez, là, il crie, mais par la suite, il vous remerciera de l'avoir permis de gagner.»

Cette fois-ci, il y avait un public, qui n'intervenait pas non plus, ainsi, une majorité de personnes l'influençaient à écouter la présentatrice, et ainsi, à poursuivre.

Mais c'est horrible ! Et quel a été le résultat ?

Et bien, durant ces nombreuses émissions, l'obéissance a été presque totale, 81 % des sujets allaient jusqu'au bout de l'expérience. Soit, jusqu'au niveau 27, administrant 460 V à l'élève.

Les initiateurs de cette nouvelle expérimentation se sont rendu compte, que la mise à mort d'un individu, en guise de divertissement était alors probable, si les conditions étaient réunies pour que le sujet se soumette à l'autorité d'autrui. C'est quand même 20 % de plus qu'en 1974. Donc tu vois, que malgré tout, ce ne sont pas que les manières de penser de l'époque qui généraient ce type de comportements.

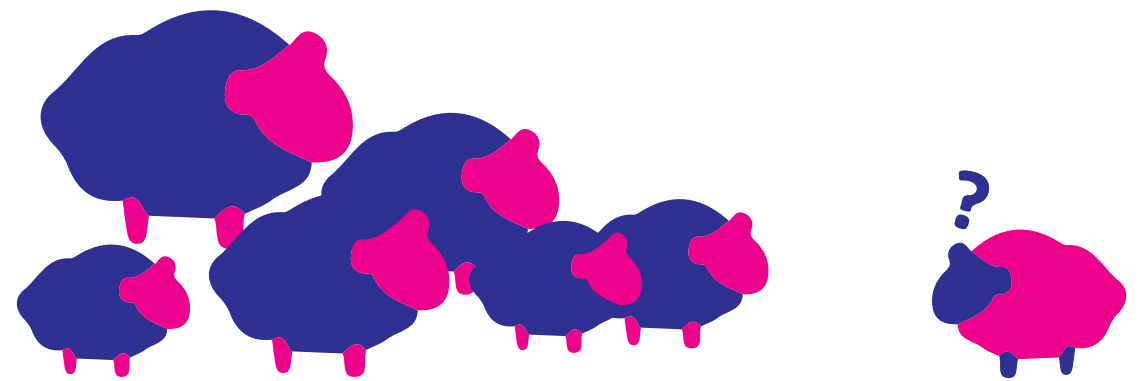
Je suis impressionnée, ça veut dire que nous tous sommes capables d'exécuter ce type d'actions...

Malheureusement, oui, l'expérience a été menée dans d'autres pays, et tous en sont arrivés à des conclusions communes, prou-

vant alors que la soumission à l'autorité est un phénomène transversal aux individus, aux cultures et à l'histoire des hommes. Néanmoins, la théorie de Millgram a été réfutée. Ce dernier exprimait que lors de ces situations, le sujet se place dans un « état agentique », et qu'il se considère comme l'instrument d'une volonté institutionnelle et souveraine dont les buts les dépassent, ne se sentant alors plus responsable de ses actes, comme si l'institution prenait à sa charge les torts qu'il pourrait causer à autrui. Il a été compris, grâce aux autres expériences, que l'individu apparaît plutôt comme un acteur qui s'investit dans un but culturel supérieur, par exemple pour servir la science, non seulement de manière consent, mais en s'engageant activement dans les comportements que l'on attend de lui. Ça fait un peu beaucoup Marie, désolée, peut-être était-ce une erreur de ma part de te parler de ça.

Non, ne t'inquiètes pas, c'est vrai que ce n'est pas simple à entendre, mais ça fait partie de la réalité. Mais du coup, en faisant ça, l'individu a le sentiment, qu'à sa manière, il participe au progrès scientifique. Mais au-delà de ça, Doriane, n'es-tu pas d'accord qu'il est possible qu'un individu fasse ce qu'on lui dise, ou change d'opinion, mais ça, sans pression apparente ?

LE CONFORMISME



Si, bien sûr, mais cela se qualifie par un autre terme. On appelle ça le conformisme. Ce terme désigne le changement d'opinion d'un individu dans le sens des opinions affichées par une ou plusieurs autres personnes. Et comme tu dis, ces changements sont obtenus sans pression explicite de la part de la source d'influence. Cette attitude se définit en trois niveaux, variant sur la profondeur de conviction ainsi que la durée des changements d'opinion. Le premier qu'on pourrait nommer le suivisme, plus théoriquement, l'acquiescement est défini par Kelman en 1958. C'est lorsque le sujet évite les conséquences négatives de son propre jugement, et recherche une approbation sociale. Ce niveau est superficiel et de courte durée.

Ah, je vois tout à fait le genre de situations, et j'avoue que ça m'est déjà arrivé. Par exemple, en classe, quand la maîtresse pose une question, ou bien, nous demande ce que nous avons pu penser du livre lu. J'avoue que je vais m'aligner sur le jugement des autres, afin d'éviter que la classe se fasse un avis négatif sur moi, à travers ce que j'ai pu leur dire. J'évite de prendre des risques.

Rassure-toi, on en use tous un peu parfois. Surtout, à ton âge, avoir un point de vue affirmé n'est pas évident, et savoir défendre son point de vue s'acquiert avec le temps. Le second niveau a été défini par Abrams, Hogg et Turner en 1990, appelé l'identification. C'est lorsque le sujet change d'opinion, mais pas qu'en public. Il en est convaincu.

Ah oui, je le trouve plus légitime de le faire, car il a tout simplement remis en question son opinion. Certes, peut-être sous l'influence de quelqu'un d'autre, mais au moins, il ne fait pas ça pour plaire aux autres.

C'est ça, il reste un dernier niveau, qui affirme ce que tu viens de dire, mais de manière encore plus profonde. Ce dernier a été également établi par Kelman en 1958. On l'appelle l'intériorisation. C'est lorsque le sujet pourrait aboutir à un remaniement profond de ses croyances. C'est le cas lorsque le sujet perçoit la source d'influence comme sincère, crédible et experte.

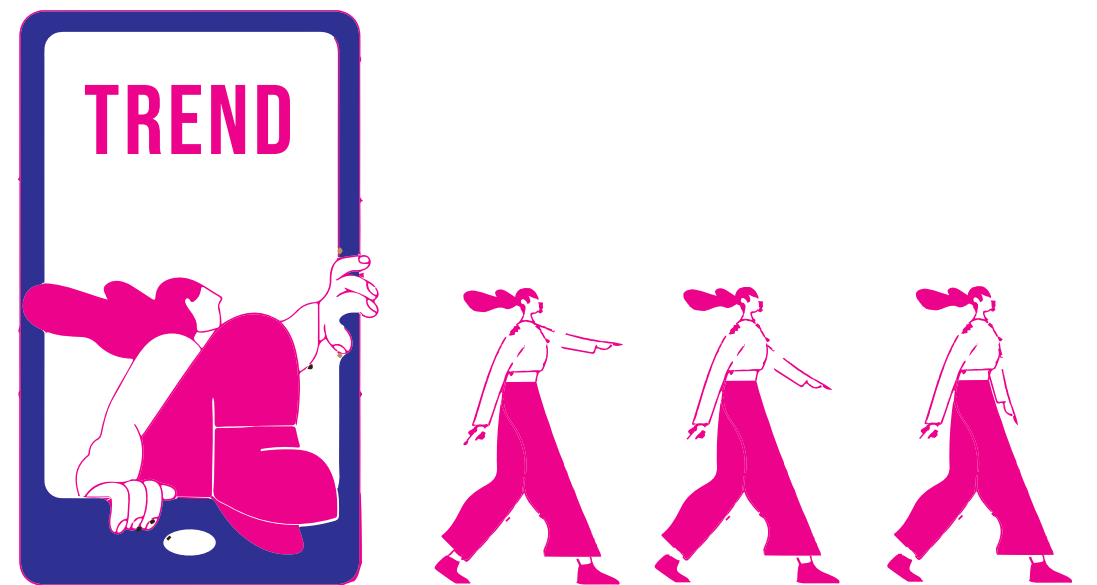
Ce dernier cas de figure peut alors facilement se retrouver dans la

vie de tous les jours. Par exemple, tout à l'heure, nous parlions de l'influence que peut avoir, sur toi et ta classe, la maîtresse d'école. Étant donné qu'elle ne fait pas preuve de pression envers vous, mais que vous agissez tout de même tel qu'elle vous le demande, nous pourrions dire que c'est vous, les élèves, qui font de l'intériorisation. La source étant fiable et experte dans son domaine, vous savez que ce qu'elle dit est vrai.

Et bien, de ce que tu me racontes, j'ai un peu le sentiment que c'est ce que traverse Maxime en ce moment. Lorsqu'il m'évoque ces normes imposées par sa génération et son groupe d'amis. C'est aussi lui qui s'y conforme afin de ne pas se faire mettre de côté par les autres. Il s'y conforme tellement, qu'il intériorise cette opinion et change ses convictions. Par exemple, si les classes de popularités existent encore au lycée, peut-être une personne populaire qui lui dicte sa manière d'agir. Et peut-être qu'à partir de là, il s'en convint, car il estime cette personne comme une source fiable. C'est ce que tu appelles l'intériorisation, et en effet, il intériorise ces normes.

Je pense que ton cheminement de pensées est logique, oui. L'influence des autres, lorsqu'on est enfant, peut être tellement forte, qu'elle nous pousse facilement à changer notre manière de penser et de voir les choses. C'est peut-être aussi cela qui crée le conflit avec tes parents.

LES RESEAUX SOCIAUX
source d'influence



C'est ça, après mon frère ne m'a pas tant parlé de ses amis, mais plus d'une influence extérieure qui marque sa génération. Et là-dessus, je pense plus aux réseaux sociaux, comme j'ai pu te le dire avant. Moi, je n'ai pas le droit d'avoir des réseaux sociaux. J'ai eu un téléphone cette année, mais mon père y a installé le contrôle parental pour que ne télécharge pas d'applications. Mais certaines amies de ma classe en ont, surtout Snapchat et Instagram. Ah oui ! Et aussi Tik-Tok. Après, celui-là est plus souvent interdit à mon âge, c'est plus mon frère qui l'utilise.

Ah oui ? Et est-ce que tu te doutes de pourquoi les parents l'interdisent aux enfants de ton âge ? Cela pourrait répondre facilement à ta question.

Hmm... Car j'imagine que les choses qu'on y voit ne sont pas de mon âge ?

Et encore, je vois beaucoup de filles qui se maquillent, font des danses, des tutos coiffures, déco...etc. Je ne vois pas d'horreur apparente.

Non, il n'y pas d'horreur apparente. Mais ces filles qui font des tutos, elles sont suivies pas des millions d'abonnés bien souvent.

Oui, et alors ?

Et alors ? Ça veut dire qu'elle est suivie par beaucoup elle est donc perçue comme une source fiable, qui se permet alors d'être influente quant à ses millions d'abonnés, tu me suis ?

Oui, elle est donc reproduite par tous ceux qui la suivent.

Voilà, elle induit alors, des nouveaux codes à respecter. Par exemple, si elle fait une coiffure pour cheveux longs, toutes les filles aux cheveux longs vont pouvoir reproduire cette coiffure, ce qui exclut alors les filles aux cheveux courts. Et encore là, le problème n'est pas très concret, car il existe forcément des tendances pour les filles aux cheveux courts.

Pour te donner un autre exemple à mon époque du collège, les réseaux sociaux n'étaient pas encore très présents.

Nous utilisions davantage le SMS, qui était à mon âge, une nouveauté. Mais ce qui nous permettait de voir les tendances étaient la télé-réalité. C'était le début des Anges, je ne sais même pas si ça existe encore aujourd'hui.

Non, ça n'existe plus, qu'est ce que c'est ?

Le concept de cette émission était de faire partir un groupe de jeunes à l'autre bout du monde, où ils cohabitaient dans une villa située dans une ville de rêves. Le but étant de les faire percer dans leurs milieux professionnels grâce aux multiples contacts de leur parrain. Comme tu t'en doutes, pour un adolescent, c'était le rêve. En plus, comme c'était le tout début de ce type d'émission, ce n'était pas encore trop critiqué. Ainsi, la majorité des collégiens regardaient. Ces groupes d'amis étaient d'écrit comme parfait ; leurs corps étaient retouchés, leurs cheveux avaient des extensions, ils étaient logés sur des îles paradisiaques, dans des villas inaccessibles. Le rêve à la télévision, avec des objectifs simples afin d'atteindre des carrières de dingues. Bref, un certain rêve accessible à tous, car il était possible d'y postuler.

Tu imagines donc bien que le nombre de visionnage durant les premières années de ces émissions a explosé. Tous les adolescents de 2011 voulaient en faire partie et suivaient alors à la lettre les prodigieux conseils évoqués par ces jeunes-là. D'autant plus qu'ils étaient nommés les anges. Rien que leurs noms les inscrivaient dans une démarche d'influence. Et c'est de là, à partir des télé-réalités, que le métier d'influenceur a pris racine. Car bien sûr, les carrières de tous n'ont pas été réalisées telles que l'objectif de départ le mentionnait. Et voyant qu'à la télévision, ils avaient énormément d'impacts, ils ont poursuivi cette dynamique à travers les réseaux sociaux. Mais là, je m'égare. Ce que je voulais t'expliquer, c'est qu'en 2014, lorsqu'ils passaient à la télévision, nous avons tous et toutes essayés de les reproduire. Afin d'avoir une peau parfaite, telle que la TV nous la montrait après les retouches, les filles se maquillaient. Elles se badigeonnaient de fond de teint, de telle sorte qu'on ne percevait même plus la réelle couleur de leur peau en dessous. D'autres, se lissaient les cheveux pour cacher leurs boucles. Leurs cheveux se massacraient sous l'effet de la chaleur du fer à lisser ! Mais c'était la tendance, moi qui ai les cheveux

lisses, ça me passait un peu au-dessus, mais j'ai déjà vue une fille aux cheveux ondulés pleurer, car à cause de la pluie, son lissage n'allait pas rester en place. Et encore une fois, là je ne parle pas tant de sujet grave.

Une norme corporelle se mettait également en place ; on se devait d'être filiforme. Ainsi, en 2014, certains critères corporels étaient devenus la norme, comme le fait qu'il ne fallait pas que nos cuisses se touchent. Il fallait avoir un Thigh Gap, tu sais, le trou entre tes deux cuisses... Poussant alors certaines jeunes filles à vouloir obtenir à tout prix cette maigreur normative, au point que ça devenait malade chez elle. En 4ème, une amie à moi en est devenue anorexique.

Mais elle ne s'est pas rendue compte que l'influence à laquelle elle se soumettait était tellement forte, qu'elle mettait sa santé en jeu ?

Et bien non, le plus triste de tout ça, c'est qu'elle correspondait aux normes de notre époque, elle plaisait alors aux garçons et se faisait complimenter par les autres filles. Moi la première, je ne voyais pas le problème. Mais nous étions dans un tel engrenage que tout nous poussait à suivre cet état d'esprit. Je peux te citer un autre exemple, les codes vestimentaires.

Je t'écoute, en plus, ça m'intéresse Maxime m'en a parlé !

Et bien, toujours à cette époque, une fille « stylée » portait des baskets en toiles de la marque Bensimons, un jean slim, et un petit t-shirt où la bretelle de soutien-gorge fluo apparente était un plus, et pour finir, la tenue était surmontée d'un pull Abercrombie & Fitch. Et ça, été comme hiver. Au-delà, du fait que s'habiller avec des marques rendit cette tendance principalement accessible par une classe sociale assez élevée, la boutique, Abercrombie & Fitch prônait aussi l'anorexie. La marque avait déjà retiré des ventes les tailles au-dessus du 38. Puis, en 2012, ils se sont mis à vendre la taille XXXS, surtout pour les pantalons, correspondant en moyenne, aux mensurations d'un enfant de huit ans. Netflix en a même réalisé un documentaire cette année, Abercrombie & Fitch une marque sur le fil. Pour reprendre leurs mots, c'est un documentaire qui retrace le phénomène A&F de la fin des années

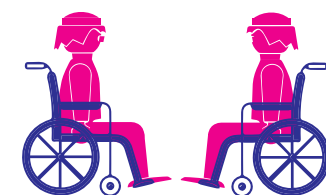
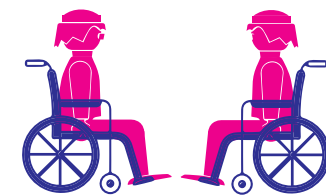
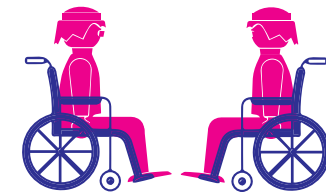
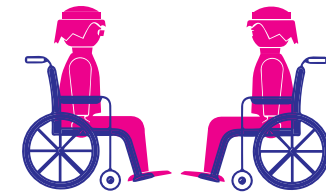
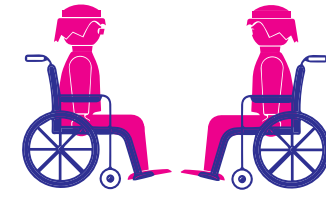
90 au début des années 2000 et la façon dont la marque « des gens cool » a bâti son succès sur l'exclusion.

Mais, c'est-à-dire que les jeunes filles qui ne se retrouvaient pas à travers la télévision, pour peu qu'elles fassent du 38 ne pouvait pas non plus se retrouver à travers des boutiques de vêtement, car elles n'y trouvaient pas leurs tailles.

Et donc, au-delà de ne pas pouvoir suivre la tendance corporelle, elles ne pouvaient pas non plus reproduire la tendance vestimentaire. N'étant pas dans le mouvement, elles devaient se faire mettre de côté plus facilement par les autres. On dirait qu'il fallait presque faire un choix sur ta santé physique ou mentale à ton époque, ce n'est pas chouette...

Je n'irais pas jusqu'à là, et puis, tu dis à mon époque, mais je rejoins ici le discours de ton frère. Peut-être que tu ne te sens pas encore concernée, car à dix ans, on a plus tendance à suivre la norme de nos parents. Mais au lycée, et principalement au collège, les enfants cherchant à s'émanciper de leurs parents, sont facilement influençables par les normes extérieures, comme les réseaux sociaux. Malheureusement, je pense que la norme de ta génération est bien plus mouvante que celle que tes parents ont connus, car elle passe très vite d'une personne à l'autre. Il suffit en effet de cliquer sur partager pour que quelqu'un d'autre soit au courant. Ça veut dire que l'influence d'une personne, devient vite l'influence d'autres personnes. Ainsi, la norme se créait bien plus rapidement. En une journée, une tendance peut être vue par tout un collège.

Donc, si quelqu'un crée une nouvelle tendance, et si des gens la reproduisent, elle devient norme.



**TRANSMETTRE L'ACCEPTATION
DE LA DIFFÉRENCE**
à travers des représentations ludiques

Dans l'idée, oui, c'est ça. Après, je pense qu'il est aussi bien de mentionner que la société induit également l'acceptation des différences. Que toute son influence n'est pas forcément néfaste.

Depuis quelques années, on sent qu'un changement volontaire se distingue, afin de normaliser la différence et de mieux l'accepter. Je pense que toi-même, tu pourrais me donner plein d'exemples, car la grande majorité de ces actions sont destinées aux plus jeunes.

Oui, je pense avoir quelques idées en tête. Par exemple, les barbies ! Noël dernier, j'en ai demandé une au père Noël. Et j'en ai choisi une plus petite que les autres, étant petite de taille, je me reconnaissais mieux à travers elle, je la trouvais plus comme moi. Et lorsque j'ai déballé mes cadeaux, Maman était très étonnée, car elle m'a dit qu'avant, toutes les Barbies avaient la taille mannequin, et qu'une Barbie de petite taille n'existait pas !

C'est vrai qu'avant, les poupées Barbie avaient une taille unique, elles étaient bien souvent blondes et avaient des mensurations dites parfaites. Et Mattel, le fabricant, a décidé de lancer une nouvelle gamme, afin que, comme tu me l'as dit, les petites filles puissent mieux s'identifier physiquement. Mais ça, ça ne date que de 2016. Mattel a souhaité rentrer dans une démarche de diversification, en lançant trois nouvelles silhouettes de Barbie aux côtés de la Barbie traditionnelle ; l'une de ces nouvelles silhouettes, baptisée en anglais « Curvy », qui veut dire « arrondie », présente une femme avec des formes !

C'est bien, à l'inverse des réseaux sociaux, Barbie prouve que la norme, c'est d'être différent. Je trouve ça bien, car toutes les petites filles jouent à la Barbie.

Et bien, ce que tu me dis me fait penser à autre chose. Tu sais, le fait de dire que ce sont les filles qui jouent à la Barbie, et bien ça, c'est de nouveau une norme. Les garçons aussi aiment y jouer, mais la société ne leur permettait pas vraiment. Au même titre que le rose, est associé à la fille, et le bleu au garçon. Mais heureusement, la tendance change ! Et ça, en partie grâce à des marques comme Barbie.

En 2015, un petit garçon apparaît pour la 1^{re} fois dans une des publicités de la marque, vantant les qualités de la Barbie habillée par l'entreprise de mode italienne Moschino. Cette publicité va créer un événement au niveau mondial, et la Barbie Moschino, se retrouve très vite en rupture de stock.

Oh, je ne savais pas que c'était une norme ça, je pensais que les garçons préféreraient tout simplement jouer aux petites voitures.

Et bien maintenant, tu le sais. Moi petite, j'aimais autant jouer à la Barbie, qu'aux petites voitures, tu sais le genre d'une personne n'a rien à voir avec ce qu'elle aime jouer.

J'ai un autre exemple de norme. Mon amie Lucie m'a dit que son dessin animé Disney préféré était la princesse et la grenouille. Et quand je lui ai demandé pourquoi elle m'a dit que c'est par ce que c'est la seule princesse qui a la même couleur de peau qu'elle.

Quand elle m'a dit ça, j'ai pris conscience que j'étais chanceuse d'avoir des princesses de la même couleur de peau que moi, car petite, je pouvais m'authentifier à elle, et rêver de devenir une princesse.

Et bien, ton amie Lucie n'a eu cette chance qu'en 2009. C'est vrai qu'avant, toutes les princesses avaient la peau blanche.

Heureusement que Disney a fait un dessin animé avec une princesse avec la peau noire, car ça veut dire qu'avant ils créaient de la différence.

Oui, tu n'as pas tort, quelque part, ils mettaient de côté des enfants, et du coup, des futurs adultes. Et bien, j'ai encore un autre exemple, de nouveau en lien avec les jouets. Encore en 2015, c'est la marque Playmobil qui a commencé à créer des figurines handicapées. Il était temps ! C'est une campagne virale appelée « Toy Like Me », lancée au Royaume-Uni, qui signifie "jouet comme moi", plaidant pour la mise sur le marché de jouets à l'image des enfants

atteints de handicap, qui leur a donné envie d'en créer.

Deux mamans, ayant des enfants handicapés, trouvaient que rien ne permettait d'inscrire le handicap dans un cadre plus gai. Leur souhait était que des jouets représentant le handicap soient inventés, et que cela puisse alors aider des générations d'enfants à grandir avec une image positive des différences humaine. De là, sont nées des figurines en fauteuil roulant, équipées d'une canne blanche ou encore tenant en laisse un chien guide d'aveugle.

C'est chouette, ça permet aux enfants de pouvoir se reconnaître à travers leurs jouets. Moi, jouer, c'est ce qui me permet de rêver ! J'espère que les grandes entreprises de jouets poursuivront cette démarche. Mais pas qu'eux. À l'inverse, j'espère que d'autres, comme Abercrombie & Fitch, ne reproduiront plus les mêmes erreurs. Et enfin, j'espère que les réseaux sociaux, à l'image de Playmobile, ou de Barbie, permettront de valoriser les différences de chacun, plutôt que de créer à l'infini des normes plus sélectives les unes que les autres.

J'espère aussi Marie, car c'est la différence de tous qui créait la beauté et l'unicité du monde.

De nouveau après ce midi, je sentais Marie pensive, mais pas comme le midi dernier. Elle semblait forte, capable d'affronter la 6ème, puis plus tard le monde d'adulte. En fait, elle n'avait pas l'air de seulement penser, elle rêvait. Peut-être rêvait-elle à ; comment faire changer les choses à sa manière... Car même si la nature humaine est telle qu'elle est, et que la construction de groupes sociaux et de normes semble être obligatoire pour le bon fonctionnement de la nature humaine, les éléments gravitant autour peuvent contribuer à leurs manières à la non-formation de la discrimination.

Marie me fit un bisou en partant, et me promit que lorsqu'elle aura le droit d'avoir Instagram, elle m'y ajoutera, afin de poursuivre une nouvelle fois, cette conversation. Mais, cette fois-ci avec deux regards d'adultes.

CONCLUSION

Ce dialogue nous a permis d'appréhender une nouvelle perception du fonctionnement de la société dans laquelle nous vivons.

Au carrefour de la construction des groupes sociaux et des normes, un interstice laisse place à l'observation de la différence. Celle-ci n'étant pas de naissance péjorative, elle tend à le devenir dès lors que l'individu cherche à se comprendre, et qu'il s'éveille à son appartenance à un groupe, par lequel il se définit socialement. Instinctivement, il ne cesse donc de valoriser qui il est, et ainsi le groupe auquel il appartient et avec lequel il partage des valeurs et normes qui lui sont chères.

Lorsque nous prenons conscience que tous les individus ne font pas partie du même groupe social, et dès lors que nous découvrons les stéréotypes qui sont attribués à notre groupe, nous cherchons à le défendre au mieux. Pour certains il s'agira même d'user de discrimination afin de favoriser son groupe, et garantir sa place.

C'est notamment le cas durant notre scolarité à l'école primaire. Réelle reproduction de notre société, la cour d'école reflète les mêmes mécanismes à plus petite échelle. Dès lors que les enfants comprennent, à leur manière, le processus de construction sociale de cet environnement, ils ne s'empêchent pas d'user de méchanceté afin de protéger leur groupe, leur identité. Ayant moins de maturité et de recul qu'à l'âge adulte, ils ne se fixent pas de limites quand il est question de montrer la différence du doigt.

La société induit alors, de par sa construction et son fonctionnement de la différence entre les individus. Et celle-ci perdure, car rien ni personne, n'aura pris le temps d'expliquer aux enfants les conséquences de leurs actes et paroles.

La différence, dès lors qu'elle devient négative, reste comme figée dans la tête de l'individu qui la subit.

Grâce à l'écriture de ce mémoire, nous comprenons qu'il serait

utile et bénéfique d'expliquer à ces enfants qu'ils font office de charnières dans l'acceptation de chacun. Car en effet, chaque enfant contribue à la construction de l'identité de l'autre. Cela remet, par ailleurs, en cause l'éducation que reçoivent les enfants, mais également le système éducatif dans lequel ils évoluent. Certains systèmes prêtent davantage d'attention quant à cette réflexion, mais peut-être serait-il également le rôle du designer d'apporter cette réflexion à l'enfant.

De multiples jouets tentent d'aborder cette notion, afin de la communiquer à l'enfant par le biais du jeu. On retrouve notamment, dans les rayons de jouets, des poupées. Petites, grandes, nouveaux-nés, adultes, des poupées Barbies, des poupons, des poupées-doudous. Et notamment, des poupons porteurs de handicap ; physiquement atteint de trisomie 21, des poupées en fauteuils roulant, ou bien aveugle... Mais toutes ces représentations font débat, y a-t-il une limite pour le jouet ? Ces représentations, servent-elles à banaliser ces différences en permettant également à l'enfant porteur de handicap de s'y authentifier ? Ou bien ces poupées offrirait-elles une certaine légitimité à l'enfant qui n'en a pas de jouer avec le handicap de l'autre ? Tous n'apportent pas la même réponse à cette question, qui relève en effet d'une perception personnelle. La poupée évolue, se transforme, suit des modes, s'adapte aux différents âges et questionnements de l'enfant, mais elle perdure. Au fil des années, cet objet a toujours été perçu comme un objet personnel, que l'on s'approprie dans notre vie. Ami imaginaire ? Transition affective ? Objet sensible par lequel presque tous les enfants passent, et grâce à elle, ne cessent de rêver. Il serait intéressant de se questionner sur ce que pourrait être la poupée d'aujourd'hui. Quel serait son rôle, et qu'elle forme prendrait-elle ? Mon projet de recherche en design questionnera alors ce vaste sujet, qu'est l'acceptation de soi, par le biais de cet objet poupée.

BIBLIOGRAPHIE

I/ LA SOCIÉTÉ À TRAVERS LES GROUPES

Baugnet, L. (1998). *L'identité sociale*. Dunod.

Delalande, J. (s. d.). Chapitre V. *Les groupes au quotidien*. © Presses universitaires de Rennes, 2001 Licence OpenEdition Books.
<https://books.openedition.org/pur/24151>

Gosling, P., & Ric, F. (1996). *Psychologie sociale*. Bréal.
Julie Delalande. (2002, février). Comment le groupe s'impose aux enfants. Dans *Empan* (no48), pages 27 à 31.
<https://www.cairn.info/revue-empan-2002-4-page-27.htm?contenu=auteurs>

Julie Delalande. (2003, février). *La récréation. Le temps d'apprendre entre enfants*.
Dans *Enfances & Psy* (no24), pages 71 à 80.
<https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2003-4-page-71.htm>

La Sociothèque. (2020) *Je formule les représentations que j'ai d'un fait social*. Les représentations sociales.

Levrard, S. (2020, 5 mars). *Les processus de socialisation chez les enfants de l'école primaire*.
<https://journals.openedition.org/edso/9256>

II/ LA SOCIÉTÉ À TRAVERS LES NORMES

Baugnet, L. (1998). *L'identité sociale*. Dunod.

Burger, J. M. (2009). Replicating Milgram: *Would people still obey today?* *American Psychologist*, 64, 1-11.

Claire Bidart. (2008, janvier).
Étudier les réseaux. Apports et perspectives pour les sciences sociales. Dans Informations sociales (n° 147), pages 34 à 45.
<https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2008-3-page-34.htm>

Gosling, P., & Ric, F. (1996). *Psychologie sociale*. Bréal.
Jérôme Lê, Odile Rouhban, Pierre Tanneau (Insee), Cris Beauchemin, Mathieu Ichou, Patrick Simon (Ined).
(2022, juillet). En dix ans, le sentiment de discrimination augmente, porté par les femmes et le motif sexiste - Insee Première.
<https://www.insee.fr/fr/statistiques/6473349>

La « Learning Collaborative to Advance Normative Change ».
(2020). *Pourquoi et comment les normes sont importantes pour le développement durable.*

Laurent Bègue, Jean-Léon Beauvois, Didier Courbet, Dominique Oberlé. (2010), *Psychologie de la soumission à l'autorité*. Pages 1-11.

Maria da Conceição Taborda-Simões. (2005, mai). *L'adolescence : une transition, une crise ou un changement ?* Dans Bulletin de psychologie (Numéro 479), pages 521 à 534.
<https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2005-5-page-521.htm>

Pierard.A. (2019) *Les réseaux sociaux : quel intérêt pour les jeunes ?* (s. d.). Ufapec.

SITOGRAPHIE

I/ LA SOCIÉTÉ À TRAVERS LES GROUPES

Psycho Criminologie. (2019, août 17). *Les effets de la catégorisation.* Les Amphis de France 5 V [Vidéo].
YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=jPrO93Ksu-c>

Radio-Canada Info. (2016, 26 septembre). Enjeux | *La leçon de discrimination* [Vidéo]. YouTube.
<https://www.youtube.com/watch?v=iDyZf5xOLVY>

II/ LA SOCIÉTÉ À TRAVERS LES NORMES

ASP. (2018) *Quels sont les processus sociaux qui contribuent à la déviance ? - SES - Première.* (s. d.).
https://www.assistancescolaire.com/eleve/1re/ses/viser-le-cours/1_ses_08

Bègue-Shankland, L. (2021, 29 juillet). *Soumission à l'autorité : l'obéissance n'est pas ce que Stanley Milgram croyait.* The Conversation.
<https://theconversation.com/soumission-a-lautorite-lobeissance-nest-pas-ce-que-stanley-milgramcroyait-164341>

Cannelle, O. (2005, 6 janvier). *L'obéissance* (soumission à l'autorité). Cours de psycho sociale.
<http://psychosociale67.canalblog.com/archives/2005/01/06/247926.html>

Duguet, M. (2015, 4 juin). # *ToyLikeMe : Playmobil se met aux figurines handicapées.* Europe 1.
<https://www.europe1.fr/international/toylikeme-playmobile-se-met-aux-figures-handicapees-1351298>

Dufour, J. (2016, 28 janvier). *Ronde, petite, grande : ça y est, Barbie*

change enfin de corps. Terrafemina.

https://www.terrafemina.com/article/ronde-petite-grande-ca-y-est-barbie-change-enfin-de-corps_a302111/1

EspaceSoignant.com. (2017, 10 septembre). Le jeu télé de la mort - L'expérience de Milgram : la soumission à l'autorité [Vidéo]. YouTube.

<https://www.youtube.com/watch?v=N3kRZR4EKhQ>

Le Vif Weekend. (2020, 7 décembre). *Quand Abercrombie rime avec anorexie*. Weekend.

<https://weekend.levif.be/lifestyle/mode/quand-abercrombie-rime-avec-anorexie/>